

COLLEEN HOOVER  
TARRYN FISHER

NEW ROMANCE®

# Never Never

SAISON 2

Charlie et Silas ne pourront jamais,  
jamais s'oublier.

Hugo + Roman

COLLEEN HOOVER  
TARRYN FISHER

NEW ROMANCE®

# Never Never

SAISON 2

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Pauline Vidal

Hugo Roman

© Colleen Hoover & Tarryn Fisher, 2015  
Tous droits réservés  
Première publication par Atria Paperback edition, 2015  
Atria Paperback est un label de Simon & Schuster, Inc.  
Titre original : *Never Never*

Pour la présente édition :  
© 2016 Éditions Hugo Roman  
Département de Hugo et Cie  
34-36, rue La Pérouse, 75116 Paris  
[www.hugoetcie.fr](http://www.hugoetcie.fr)

Ouvrage dirigé par Sylvie Gand

ISBN : 9782755627657

*Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.*

*Ce livre est dédié à tous les amateurs d'histoires  
qui se terminent bien, et pardon  
pour la fin du tome 1. C'était la faute de Tarryn.*

*~ Colleen Hoover*

*Ce livre est dédié aux détracteurs des histoires  
qui se terminent bien et du Pepsi light.*

*~ Tarryn Fisher*

# SOMMAIRE

Titre

Copyright

Dédicace

1 - Silas

2 - Silas

3 - Charlie

4 - Silas

5 - Charlie

6 - Silas

7 - Charlie

8 - Silas

9 - Silas

10 - Charlie

11 - Silas

12 - Charlie

13 - Silas

14 - Charlie

15 - Silas

16 - Charlie

17 - Silas

18 - Charlie

*Silas*

Ça commence doucement.

La pluie. Une éclaboussure par-ci, une giclure par-là. D'abord sur le pare-brise, devant moi, et puis sur les fenêtres autour de moi. Les gouttes évoquent bientôt des milliers de doigts tapotant la carrosserie à l'unisson. *Toc-to-toc-toc-to-to-toc-toc-toc*. Le bruit m'envahit maintenant. Comme s'il provenait de l'intérieur de mon corps et tâchait d'en sortir. La pluie dégouline le long des vitres en sillons évoquant des larmes. J'essaie de mettre les essuie-glaces, mais le moteur est arrêté.

*Pourquoi ne tourne-t-il pas ?*

De la paume, j'essuie la buée sur ma fenêtre pour regarder dehors, mais la pluie tombe si fort que je ne distingue rien du tout.

*Où suis-je ?*

Je me retourne vers la banquette arrière : personne. Rien. Je regarde de nouveau devant moi.

*Réfléchis, réfléchis, réfléchis.*

*Où est-ce que je me rendais ? J'ai dû m'endormir.*

*Je ne sais pas où je suis.*

*Je ne sais pas où « je » suis.*

*Je... je... je...*

*Qui suis-je ?*

Cela semble si facile d'évoquer des pensées qui contiennent le mot *je*. Pourtant, chacune me paraît creuse et vide, car le mot « je » ne se rapporte à personne. Pas de nom, pas de visage. Je ne suis... *rien*.

Le murmure d'un moteur attire mon attention et une voiture ralentit à côté de la mienne, m'arrosant au passage. Je vois bientôt ses feux arrière, car elle se gare devant moi.

*Feux de recul.*

Je sens les battements de mon cœur dans ma gorge, au bout de mes doigts, sur mes tempes. La lumière sur le toit du véhicule se met en route. *Rouge, bleu, rouge, bleu.* Quelqu'un en sort ; la silhouette s'approche de ma voiture. Je bouge à peine le cou alors qu'elle se dirige vers la portière passager, mais je ne la quitte pas des yeux.

On frappe à la vitre.

*Toc, toc, toc.*

Je mets le contact pour pouvoir actionner la fenêtre – *comment est-ce que je sais ça ?* J'abaisse la vitre.

Un flic.

J'ai envie de dire : « *Aidez-moi !* »

J'ai envie de dire : « *J'ai oublié où je me rendais.* »

— Silas ?

Sa voix me donne un frisson. Trop forte. Il essaie de couvrir le bruit de la pluie en criant le mot *Silas*.

Que veut dire ce mot ? *Silas*. Il est peut-être français. Je suis peut-être en France et *Silas* est une salutation. Peut-être que je devrais répondre *Silas*.

L'homme s'éclaircit la gorge :

— Votre voiture est en panne ?

*Pas français.*

Je regarde les lumières des commandes sur mon tableau de bord. Je m'efforce d'ouvrir les lèvres, histoire de pouvoir formuler une parole. Au lieu de quoi j'avale une goulée d'air ; je ne m'étais pas rendu compte que je retenais mon souffle. Lorsque je relâche mes poumons, il sort dans un tremblement... gênant. Je regarde l'agent.

— Non.

Ma propre voix me fait peur.

Il se penche, désigne mes genoux.

— Qu'avez-vous là ? Un plan pour vous rendre quelque part ? Vous êtes perdu ?

Je contemple les papiers étalés sur mes genoux, les repousse sur la place passager pour m'en débarrasser, puis je secoue la tête.

— Je, euh... j'allais...

Paroles interrompues par une sonnerie. Bruyante. Qui vient de la voiture. Je remue les papiers jusqu'à trouver un téléphone mobile dessous. Je regarde le nom qui s'affiche. *Janette*.

Je ne connais pas de *Janette*.

— Il faut vous déplacer de ce côté de la route, mon gars, lance l'agent en se redressant.

J'appuie sur un bouton du téléphone pour le faire taire.

— Retournez au lycée, ordonne l'agent. Vous avez un match important ce soir.

*Match important. Lycée.*

*Pourquoi tout cela ne me dit rien ?*

Je hoche la tête.

— La pluie devrait bientôt cesser, ajoute-t-il.

Il tape sur le toit de ma voiture comme pour me donner le signal du départ. Je commence à remonter la vitre.

— Et dites à votre père de me réserver une place.

*Mon père.*

Il me regarde encore quelques secondes, l'air perplexe. Puis il repart vers son véhicule.

Je considère le mobile dans ma main. C'est là qu'il se remet à sonner.

*Janette.*

Qui que ce soit, elle tient vraiment à ce qu'on lui réponde. J'appuie sur l'écran, le porte à mon oreille.

— Allô ?

— Tu l'as trouvée ?

Je ne reconnais pas la voix. Je laisse passer quelques secondes avant de répondre, en espérant que ça vienne tout seul.

— Silas ? Allô ?

Elle vient de prononcer le même mot que l'agent. *Silas*. Sauf que ça résonne comme un prénom.

*Mon prénom ?*

— Quoi ? dis-je complètement perdu.

— Tu l'as trouvée ?

Je perçois une intonation affolée.

*Je l'ai trouvée ? Qui suis-je censé chercher ?*

Je me retourne encore une fois vers la banquette arrière, tout en sachant qu'il n'y a personne avec moi, puis je reviens vers l'avant, sans savoir que dire.

— Je l'ai trouvée ? Je... toi, tu l'as trouvée ?

— Pourquoi je t'appellerais, à ce moment-là ? maugrée Janette.

Éloignant l'appareil de mon oreille, je regarde encore l'écran. Je n'y comprends rien. Je suis trop paumé.

— Non, dis-je. Je ne l'ai pas trouvée.

Peut-être que cette fille est ma petite sœur. Elle paraît jeune. Plus que moi. Peut-être qu'elle a perdu sa chienne et que j'étais sorti la récupérer ? Peut-être que j'ai fait de l'aquaplaning et que je me suis cogné la tête.

— Silas, ça ne lui ressemble pas, insiste Janette. Elle me l'aurait dit si elle ne devait pas rentrer ni aller au lycée aujourd'hui.

Bon, d'accord, on ne parle pas d'un chien. Vraisemblablement, il s'agirait plutôt d'une personne disparue, ce qui me met très mal à l'aise, dans la mesure où je ne sais pas trop qui je suis moi-même. Je ferais mieux de raccrocher avant de dire une bêtise. Ou quelque chose de compromettant.

— Janette, il faut que j'y aille. Je continue à chercher.

Je coupe la communication et repose le téléphone à côté de moi. Les papiers que j'avais sur les genoux attirent mon attention. Je les reprends. Les feuilles en sont agrafées, alors je passe à la première page. C'est une lettre, adressée à moi et à un autre type appelé Charlie.

*Charlie et Silas*

*Si vous ne savez pas pourquoi vous lisez cette lettre, c'est que vous avez tout oublié.*

C'est quoi, ça ? Je ne m'attendais pas à cette entrée en matière. D'ailleurs, je ne sais pas à quoi je m'attendais.

*Vous ne reconnaissez personne. Même pas vous. Veuillez ne pas vous affoler et lisez cette lettre en entier.*

**Il est un peu tard pour ne pas s'affoler.**

*Nous ne savons pas vraiment ce qui s'est passé, mais nous craignons que, si nous ne le notons pas, cela ne se produise encore. Au moins, une fois tout noté et distribué en plusieurs endroits, nous serons mieux préparés si cela devait se reproduire. Sur les feuilles jointes, vous trouverez toutes les informations que nous possédions. Cela vous rendra peut-être service.*

*- Charlie et Silas*

Je ne passe pas immédiatement à la page suivante. Je repose les feuilles sur mes genoux, passe mes mains sur mon visage, à plusieurs reprises. Je jette un coup d'œil dans le rétroviseur mais me détourne aussitôt lorsque je ne reconnais pas les yeux qui me regardent.

Ce n'est pas possible.

En fermant les paupières, je serre les doigts sur mon nez. Je vais me réveiller. C'est un rêve, il faut que je me réveille.

Une voiture passe, m'envoyant encore de l'eau sur le pare-brise. Je regarde les gouttes ruisseler sur la vitre et disparaître sur le capot.

Non, je ne rêve pas. Tout cela est trop réaliste, trop précis pour un rêve. Les rêves sont décousus, ils ne coulent pas logiquement d'un fait à l'autre comme en ce moment.

Je reprends les feuilles mais, phrase après phrase, j'ai de plus en plus de mal à lire, tant mes mains tremblent. L'esprit sens dessus dessous, j'examine la page suivante. Je découvre que Silas est bien mon prénom et que Charlie est une fille. Peut-être celle qui a disparu ? Je continue à lire, bien que je n'arrive pas à faire l'impasse sur mon incrédulité suffisamment longtemps pour accepter les mots que je découvre. D'ailleurs, je ne vois pas pourquoi je m'interdis d'y croire, dans la mesure où tout ce que je lis semble correspondre avec le fait que je n'en garde aucun souvenir. Si je devais y croire, ce serait admettre que tout cela est possible. Que, d'après ce que je lis, je viens de perdre la mémoire pour la quatrième fois d'affilée.

Le souffle à peu près aussi régulier que la pluie qui tombe sur le toit de ma voiture, je me passe la main gauche dans la nuque et la serre en lisant le dernier paragraphe. Qu'apparemment j'aurais écrit il y a dix minutes.

*Charlie a pris un taxi sur Bourbon Street hier soir et personne ne l'a vue depuis. Elle n'est pas au courant pour ce message. Trouve-la. C'est la première chose que tu dois faire. S'il te plaît.*

Les derniers mots sont écrits à la hâte, à peine lisibles, comme si je n'avais plus de temps au moment où je les ai rédigés. Je dépose la lettre sur le siège voisin, le temps de réfléchir à tout ce que je viens d'apprendre. Les informations courent dans mon esprit plus vite que mon cœur ne bat dans ma poitrine. Je sens la panique revenir, si ce n'est une attaque. J'agrippe le volant des deux mains, respire longuement par le nez. J'ignore comment je sais quel effet apaisant la respiration produit sur le système nerveux. Au début, ça n'a pas l'air de fonctionner, mais je reste dans cette position quelques minutes, à me répéter tout ce que je viens d'apprendre. *Bourbon Street, Charlie, mon frère, la Crevette, la séance de tarot, mon goût pour la photographie.* Pourquoi tout cela ne me rappelle-t-il rien ? Il doit y avoir une erreur. Cela doit se rapporter à quelqu'un d'autre. Je ne peux pas être Silas. Si j'étais Silas, je le sentirais. Je n'éprouverais pas cette impression de rupture avec la personne que je suis censé être.

Je récupère mon téléphone, le mets en mode appareil photo. Puis je me penche pour passer ma chemise par-dessus ma tête, oriente l'objectif dans mon dos et prends un cliché. Après quoi je me rhabille et regarde l'écran.

*Des perles.*

Un rang de perles noires est tatoué dans mon dos, exactement comme l'a dit la lettre.

— Merde !

Mon estomac. Je crois que je vais...

J'ouvre la portière juste à temps. Le contenu de ce que j'ai dû prendre en guise de petit déjeuner se retrouve sur la chaussée. La pluie trempe mes vêtements, je reste là, en attendant la nausée suivante. Quand j'ai l'impression que le pire est passé, je remonte dans la voiture.

La pendule indique onze heures onze.

Je ne sais toujours pas trop que croire, mais plus le temps passe sans qu'aucun souvenir ne me revienne, plus j'ai l'impression qu'il me reste quarante-sept heures et des poussières avant que la situation ne se reproduise.

Je me penche pour ouvrir la boîte à gants, sans trop savoir que chercher, mais sinon, à quoi bon rester assis là à ne rien faire ? Je sors tout ce qui me passe sous la main, à commencer par les papiers de la voiture et de l'assurance. Je trouve une enveloppe avec nos noms. *Un duplicata de ce que je viens de lire.* Je continue de fouiller jusqu'à tomber sur un papier plié, complètement au fond de la boîte à gants. Mon nom est écrit dessus. Je l'ouvre et commence par regarder la signature en bas. Une lettre de Charlie. Je remonte vers le haut et lis.

*Cher Silas,*

*Ceci n'est pas une lettre d'amour, d'accord ? Tu auras beau essayer de t'en convaincre, ce n'est pas mon genre. J'ai horreur de ces filles qui se consomment d'amour, c'est dégoûtant. Bewrk !*

*Non, c'est une lettre de non-amour. Par exemple, je n'aime pas la façon dont tu m'as apporté du jus d'orange et un médicament la semaine dernière quand j'étais malade. Et qu'est-ce que c'était que cette carte ? Tu espères que je me sentirai mieux et tu m'aimes ? Pffft.*

*Aussi, je n'aime vraiment pas ta façon de danser, on dirait un robot défaillant. Ça n'a rien d'adorable et ça ne me fait pas rire du tout.*

*Oh, et quand tu m'embrasses et te détaches pour me dire que je suis jolie ? Je n'aime pas du tout ça ! Tu ne peux pas faire comme les autres garçons qui ne s'occupent pas de leur copine ? Je ne vois pas pourquoi il faut que je subisse ça.*

*Décidément, tu as tout faux ; rappelle-toi quand je me suis blessée dans le dos au cours de l'entraînement des pom-pom girls. Tu as manqué la soirée de David pour me masser avec du Biofreeze en regardant Pretty Woman avec moi. C'était clairement un signe de ton égoïsme forcené. Tu exagères, Silas !*

*Je ne supporterai pas plus longtemps ce que tu dis sur moi à nos amis. Quand Abby s'est moquée de ma tenue l'autre jour, tu as répondu que je pourrais porter un sac en plastique, ça ferait encore haute couture ; c'était complètement à côté de la plaque. Encore plus quand tu as conduit Janette chez l'ophtalmo sous prétexte qu'elle avait des maux de tête. Il faut te reprendre. Toutes ces attentions, cette attitude ultraprotectrice deviennent exaspérantes.*

Voilà, tout ça pour te dire que je ne tiens pas plus à toi qu'à n'importe quel autre être humain sur cette planète. Je ne ressens aucune palpitation quand tu entres dans une pièce, plutôt de la répulsion. D'ailleurs, tu es très laid. Je frémis toujours devant ton teint livide et je me dis, oh mon Dieu ! Ce garçon serait tellement mieux avec des boutons et des dents de travers. Oui, tu es moche, Silas.

*Je ne t'aime pas.*

*Pas du tout.*

*Jamais jamais.*

*Charlie*

Je regarde comment elle a signé et relis plusieurs fois ces derniers mots :

*Je ne t'aime pas.*

*Pas du tout.*

*Jamais jamais.*

*Charlie*

Je retourne la lettre dans l'espoir d'y trouver une date quelque part. Mais rien n'indique quand elle a été écrite. Si cette fille m'envoyait de tels messages, comment tout ce que j'ai lu sur l'état de nos relations pourrait-il être vrai ? À l'évidence, je suis amoureux d'elle. Du moins je l'étais.

Que nous est-il arrivé ?

Que lui est-il arrivé ?

Je replie la lettre et la range là où je l'ai trouvée. Puis je décide de me rendre à l'adresse de Charlie indiquée sur la liste. Si je ne l'y rencontre pas, j'obtiendrai peut-être quelques informations de sa mère, ou je découvrirai quelques indices sur des choses qu'on aurait pu laisser passer jusqu'à maintenant.

La porte du garage est fermée quand je me gare devant chez elle. Impossible de dire s'il y a quelqu'un dans la maison mais c'est un endroit plutôt cradingue, avec une poubelle au milieu du chemin, qui déborde sur la chaussée, et un chat très occupé à fouiller dedans. Quand je sors de la voiture, il saute dans la rue et file. Je regarde autour de moi puis me

dirige vers la porte d'entrée. Personne dans les parages. Les volets et les portes des voisins sont fermés. Je frappe plusieurs fois mais personne ne répond.

Je regarde encore autour de moi avant de tourner la poignée. *Ça marche.* J'ouvre lentement la porte.

Dans les lettres que nous nous sommes écrites, on faisait plusieurs allusions au grenier de Charlie. Donc c'est ce que je cherche aussitôt. Je vais connaître son grenier avant la fille en question. Je vois une chambre ouverte depuis l'entrée. Personne dedans. Mais deux lits, sans doute ceux de Charlie et de sa sœur.

J'ouvre le placard et vois aussitôt la trappe au plafond. J'écarte les vêtements, et une odeur m'effleure le nez. Son odeur ? Florale. Ça me dit quelque chose. Dingue, non ? Si je ne peux pas me souvenir d'elle, comment pourrais-je me souvenir de son parfum ? Je me sers des étagères pour grimper.

L'intérieur du grenier n'est éclairé que par la fenêtre de la chambre. C'est suffisant pour y entrer mais, bientôt, je sors mon téléphone et ouvre l'appli lampe de poche.

Du coup ça m'intrigue. *Comment est-ce que je savais qu'il se trouvait là ?* J'aimerais bien qu'on m'explique pourquoi j'arrive à me rappeler certaines choses et pas d'autres. J'essaie de définir un lien commun à ces souvenirs mais je n'aboutis à rien.

Il faut que je reste penché en avant parce que le plafond est trop bas pour moi. Je parviens devant une espèce de coin salon, tout au fond de la pièce, une pile de couvertures et de coussins.

*C'est là qu'elle dort ?*

Cette idée me fait frémir : comment peut-on passer du temps dans un endroit tellement isolé ? Ce doit être une solitaire.

Là, j'aperçois des piles de livres, dont certains semblent carrément lui servir de tables, couvertes de photos encadrées.

Des dizaines de livres. Je me demande si elle les a tous lus, ou s'ils servent seulement à la rassurer. Peut-être que ça lui donne une impression d'évasion de la vraie vie. Quand on voit les lieux qui l'entourent, on la comprend.

Je me penche et en prends un au hasard. La couverture sombre représente une maison et une fille qui se fondent l'une dans l'autre. Lugubre. Je ne peux m'imaginer installé dans un tel endroit, à lire ce genre de bouquin.

Je le remets à sa place et mon attention se porte sur un coffre contre le mur. Il paraît lourd et ancien, sans doute dans sa famille depuis des générations. J'ouvre le couvercle, trouve à l'intérieur plusieurs cahiers, à l'aspect parfaitement neutre. Je prends le premier, l'ouvre.

*7 au 15 juillet 2011.*

En feuilletant les pages, je constate qu'il s'agit d'un journal. Il y en a au moins cinq semblables au-dessous.

Elle doit aimer écrire.

Je cherche autour de moi quelque chose pour les emballer. Si je veux repérer cette fille, il faut que je connaisse les endroits qu'elle fréquente, les gens qu'elle peut voir. Un journal constitue un excellent moyen d'information sur ces points-là.

Je finis par mettre la main sur un vieux sac à dos qui traîne par terre et y fourre tous les journaux. Puis j'écarte les livres, à la recherche d'autres indices qui puissent m'aider. Je récupère plusieurs lettres à plusieurs endroits, quelques photos, des notes. Je prends le tout et repars vers la trappe. Je sais qu'il y a aussi quelques objets qui pourraient m'intéresser, dans la chambre de ma propre maison, alors je décide de m'y rendre afin de résoudre cette histoire au plus vite.

Arrivé devant la trappe, je commence par jeter le sac à dos, qui atterrit dans un bruit sourd. Je m'en veux de faire tout ce raffut et descends le plus discrètement possible par les étagères, tout en essayant d'imaginer Charlie aller et venir chaque soir dans ce placard. Sa vie ne doit pas être facile si elle n'a que ce grenier pour s'en évader. Arrivé en bas, je récupère le sac et me redresse, le passe sur l'épaule puis me dirige vers la porte.

Je m'arrête net.

Je ne sais pas trop que faire, car l'agent qui a frappé à ma fenêtre tout à l'heure est là, en train de me regarder.

*C'est illégal d'entrer dans la maison de sa copine ?*

Une femme apparaît sur le seuil, derrière l'agent, le regard affolé, les yeux dégoulinants de mascara, les cheveux en bataille, comme si elle venait de se réveiller ; même à cette distance, elle empeste l'alcool.

— Je vous avais dit qu'il était là-haut ! crie-t-elle en me désignant. Je l'avais prévenu encore ce matin de ne plus venir chez moi, et le voilà !

*Ce matin ?*

*Génial ! J'aurais mieux fait de me prévenir dans ma lettre.*

— Silas, dit l'agent. Ça vous ennuerait de sortir avec moi ?

Je le suis sans me faire prier. A priori, je n'ai pas dû commettre d'acte illégal, puisqu'il me parle bien poliment. Sinon, il m'aurait aussitôt arrêté.

— Il sait qu'il ne doit pas venir ici, Grant, crie encore la femme en reculant vers le salon. Il le sait, mais il revient sans cesse ! Il se fiche de moi !

Cette femme me déteste. Totalement. Et comme je ne sais pas pourquoi, j'ai encore plus de mal à m'excuser pour ce que j'ai pu lui faire.

— Laura, dit-il. Je vais en parler avec lui dehors, mais il faut vous calmer et nous laisser passer.

Elle s'écarte, mais me fusille du regard.

— Tu t'en tires toujours, marmonne-t-elle. Comme ton père.

Je me détourne afin qu'elle ne capte pas mon incompréhension et je suis l'agent Grant dehors, en tenant bien le sac à dos sur mon épaule.

Heureusement, la pluie a cessé de tomber. Nous marchons jusqu'à ma voiture. Il se retourne vers moi. Je ne sais pas du tout si je vais pouvoir répondre à ses questions ; par chance, il ne demande rien de trop précis.

— Pourquoi n'êtes-vous pas au lycée, Silas ?

Je fais la moue, réfléchis un instant.

— Je, euh... Je cherche Charlie.

Ce n'est peut-être pas ce que j'aurais dû dire. Pourtant je suppose que s'il n'avait pas fallu en parler aux flics, je l'aurais mentionné dans ma lettre. Il est juste précisé dessus que je dois faire mon possible pour la retrouver, or le meilleur moyen consiste justement à signaler sa disparition.

— Comment ça, vous la cherchez ? Comment se fait-il qu'elle ne soit pas au lycée ?

— Je n'en sais rien. Elle n'a pas appelé, sa sœur n'a aucune nouvelle. Elle n'est pas venue, aujourd'hui. Sa propre mère est évidemment trop ivre pour avoir remarqué sa disparition, alors j'ai décidé de me lancer à sa recherche.

Il penche la tête, plutôt curieux qu'inquiet.

— Quelle est la dernière personne à l'avoir vue ? Et quand ?

Je déglutis, change de position, tâche de me rappeler ce qui était écrit sur la lettre à propos de la nuit passée.

— Moi. Hier soir. On s'est disputés et elle a refusé de rentrer avec moi.

L'agent Grant fait signe à quelqu'un derrière lui de venir nous rejoindre. Je me retourne et la mère de Charlie quitte le seuil de la maison pour descendre l'allée.

— Laura, est-ce que vous savez où est votre fille ?

Elle lève les yeux au ciel.

— Au lycée, évidemment !

— Non, dis-je.

L'agent ne la quitte pas du regard.

— Charlie est rentrée hier soir ?

— Évidemment, rétorque-t-elle encore.

La voix de Laura s'est altérée à la fin, comme si, au fond, elle n'en était pas trop sûre. Alors je m'exclame :

— Elle ment !

L'agent lève la main pour me faire taire, avant d'ajouter à l'adresse de Laura :

— À quelle heure ?

Là, elle ne cache plus sa confusion mais hausse bientôt les épaules.

— Je l'avais punie parce qu'elle a séché plusieurs cours cette semaine. Elle devait être en haut, dans le grenier.

J'interviens encore :

— Elle n'a pas remis les pieds chez elle ! Cette femme devait être trop bourrée pour savoir si sa propre fille se trouvait sous son toit.

Elle se rapproche, se met à me frapper le bras et le torse de ses poings.

— Tire-toi de chez moi, fils de pute !

Le flic l'attrape par les bras tout en jetant un regard vers ma voiture :

— Pour la dernière fois, Nash, retournez au lycée !

Laura se débat, essaie de se libérer. Ce qui n'a pas l'air de le déranger le moins du monde. Tout cela doit lui sembler normal ; alors je me demande si elle n'a pas déjà appelé la police à cause de moi.

— Mais... et Charlie ? dis-je inquiet que plus personne n'ait l'air de s'en préoccuper.

— Comme l'a dit sa mère, elle doit être au lycée. De toute façon, elle viendra ce soir pour le match. Nous verrons bien alors.

Je fais oui de la tête, tout en décidant de ne pas me rendre au lycée pour le moment. Je m'éloigne avec le sac contenant les secrets de Charlie. Je les emporte chez moi.

## 2

### *Silas*

La première chose que je fais en entrant chez moi, c'est de marquer une pause. Je ne reconnais rien ici, même pas les photos sur les murs. J'attends quelques secondes, le temps de digérer tout ce que je viens d'apprendre. Je pourrais fouiller la maison, parcourir ces photos, mais j'ai déjà dû le faire. Je n'ai pas trop le temps et, si je veux savoir ce qui a pu arriver à Charlie – ce qui nous est arrivé –, il faut que je reste concentré sur les choses que nous n'avons pas encore perdu de temps à faire.

Je trouve ma chambre et fonce vers le placard – vers l'étagère qui contient tous les trucs qu'on a déjà récoltés. Je les dépose sur mon lit, y compris le contenu du sac à dos, et les passe au crible pour déterminer par où commencer. Il y a tellement de choses... Je prends un stylo afin de noter ce que je trouverai d'intéressant pour le cas où je viendrais encore à tout oublier.

Je sais beaucoup de choses sur ma relation avec Charlie ces derniers temps, mais on dirait que c'est tout. Je ne sais pour ainsi dire rien sur la façon dont on a commencé ni pourquoi nos familles se haïssent. Je ne sais même pas si ça a joué un rôle dans ce qui nous arrive, cependant j'ai l'impression que c'est le meilleur endroit pour reprendre de zéro.

Je saisis l'un des messages apparemment les plus anciens adressés à Charlie, quelque chose que j'ai écrit moi-même. Il est daté d'il y a quatre ans et fait partie des nombreuses lettres que j'ai trouvées dans son grenier. Peut-être qu'en lisant quelque chose écrit de mon point de vue j'apprendrai davantage à me connaître, même si ce texte remonte si loin.

Je m'assieds sur le lit, m'appuie au dossier.

*Charlie*

Tu te rappelles une seule fois où on n'est pas partis en vacances ensemble ? J'y ai pensé, aujourd'hui. Je ne les passe jamais seul avec ma famille directe. On y va avec mes parents et les tiens, et Landon et Janette.

On forme une grande famille heureuse.

Je ne sais pas si on a passé un seul jour de congé séparés. Noël, Pâques, Thanksgiving. On les a toujours vécus ensemble, soit dans ta maison, soit dans la mienne. C'est peut-être pour cette raison que je n'ai jamais eu l'impression de me retrouver seul avec mon petit frère. Pour moi, j'ai aussi deux sœurs. Et je n'arrive plus à voir les choses autrement – tu fais partie de ma famille.

Mais j'ai peur d'avoir tout gâché et je ne sais plus que te dire, parce que je ne veux pas non plus m'excuser de t'avoir embrassée l'autre soir. Je sais que je devrais le regretter et que je devrais faire tout ce que je peux pour essayer de réparer, alors que j'ai sans doute massacré notre amitié. Pourtant je ne regrette rien. Voilà longtemps que j'avais envie de commettre cette bêtise.

J'ai essayé de comprendre à quelle époque mes sentiments pour toi avaient changé, mais je viens de me rendre compte qu'ils n'avaient en fait pas changé du tout. Tu es, tu restes ma meilleure amie – sauf qu'à mes yeux les choses ont peu évolué.

Oui, je t'aime, mais maintenant c'est d'amour. Et, au lieu de ne voir en toi que ma meilleure amie, à présent tu es celle que je voudrais embrasser.

Et, oui, je t'ai aimée comme un frère aime sa sœur. Mais à présent, je t'aime comme un mec qui aime une fille.

Alors, malgré ce baiser, je t'assure que rien n'a changé entre nous. C'est juste un peu plus important qu'avant. Et mille fois mieux.

Hier soir, quand tu étais allongée près de moi sur ce lit, à me regarder en riant, je n'ai pas pu m'en empêcher. Tu m'avais trop souvent coupé le souffle, me donnant l'impression que mon cœur était pris au piège dans une cage. Mais, hier soir, c'était pire que tout : à quatorze ans, on ne s'attend pas à ça. Alors j'ai pris ton visage et je t'ai embrassée, comme je rêvais de le faire depuis plus d'un an.

Depuis quelque temps, quand je suis près de toi, je me sens comme ivre. Et même si je n'ai jamais bu d'alcool, je suis sûr que ça fait le même effet de t'embrasser que de s'enivrer. Si c'est le cas, je m'inquiète déjà pour ma sobriété parce que je pourrais bien devenir accro à tes baisers.

Je n'ai plus de nouvelles de toi depuis que tu t'es dégoûtée et que tu es sortie tout droit de ma chambre, du coup, je commence à m'inquiéter ; tu n'as peut-être pas ressenti ce baiser comme moi. Tu ne réponds plus à ton téléphone. Tu ne réponds plus à mes textos. Alors je t'écris cette lettre au cas où il faudrait te rappeler ce que tu ressens vraiment pour moi. Parce que j'ai l'impression que tu essaies d'oublier.

*Je t'en prie, n'oublie pas, Charlie.*

*Ne laisse jamais ton entêtement te convaincre de croire qu'on n'aurait pas dû s'embrasser.*

*N'oublie jamais comme il t'a paru juste que mes lèvres finissent par toucher les tiennes.*

*Ne cesse jamais d'avoir besoin que je t'embrasse encore comme ça.*

*N'oublie jamais comme tu t'es servée contre moi – comme si tu voulais sentir mon cœur battre dans ta poitrine.*

*Ne m'empêche jamais de t'embrasser la prochaine fois qu'un de tes rires me donnera encore envie de me rapprocher de toi.*

*N'arrête jamais de désirer que je te tienne comme j'ai fini par te tenir hier soir.*

*N'oublie jamais que c'est avec moi que tu auras échangé ton premier vrai baiser. N'oublie jamais que ce sera avec toi que j'échangerai le dernier. Et n'arrête jamais de m'aimer entre-temps.*

*N'arrête jamais, Charlie.*

*N'oublie jamais.*

*- Silas*

Je ne sais pas combien de temps je passe devant cette lettre. Assez longtemps pour ne plus savoir ce qu'elle fait naître en moi. Bien que je ne connaisse pas du tout cette fille, je ne peux m'empêcher d'en croire chaque mot. Et peut-être même de les ressentir. Mon pouls s'accélère parce que, depuis une heure, j'ai fait tout ce que je pouvais pour la trouver et qu'il faut que je sache, maintenant, qu'elle va bien.

*Je m'inquiète pour elle.*

*Il faut que je la retrouve.*

Je prends une autre lettre quand mon téléphone sonne. Je réponds sans vérifier qui m'appelle. À quoi bon ? De toute façon, je ne saurai pas qui c'est.

— Allô ?

— Tu te rends compte que ce soir a lieu l'un des matchs les plus importants de ta carrière de footballeur, j'imagine ? Comment se fait-il que tu ne sois pas au lycée ?

Il parle d'une voix forte, furieuse.

*Ce doit être mon père.*

J'écarte l'appareil de mon oreille, le regarde. Je ne sais pas quoi répondre. Il faut que je lise d'autres lettres avant de savoir ce que Silas dirait normalement à son père. Il faut que j'en sache davantage sur ces gens qui semblent tout savoir sur moi.

Je répète :

— Allô ?

— Silas, je ne sais pas ce qui te prend...

— Je ne vous entends pas, dis-je plus fort. Allô ?

Sans lui laisser le temps d'en dire davantage, je coupe la communication et jette le téléphone sur mon lit. J'attrape toutes les lettres et tous les journaux qui entrent dans le sac à dos puis me précipite dehors parce que je ne devrais pas être là. Quelqu'un pourrait arriver et je ne saurais comment réagir.

Quelqu'un comme mon père.

## Charlie

Où suis-je ?

C'est la première question. Ensuite, *qui suis-je ?*

Je secoue la tête dans tous les sens, comme si ce simple mouvement pouvait remettre de l'ordre dans mon cerveau. En principe, quand on se réveille, on sait qui on est... non ? Mon cœur me fait mal tant il bat fort. J'ai peur de m'asseoir, de voir ce qui m'entoure.

Je suis tellement paumée que je me mets à pleurer. Bizarre de ne pas savoir qui on est, mais découvrir qu'on n'est pas du genre à pleurnicher... Je m'en veux tellement que je m'essuie les yeux d'un geste brusque et m'assieds d'un coup, heurtant au passage les barreaux métalliques d'un lit. Ça fait mal. Je me frotte le front.

Je suis seule. Tant mieux.

Comment expliquer à des inconnus que j'ignore qui je suis et où je me trouve ? Je suis sur un lit. Dans une chambre. Difficile de dire quel genre de chambre, il y fait trop sombre. Pas de fenêtre. Une ampoule clignote au plafond, pas assez fort pour illuminer la pièce, mais il semblerait que le sol soit pavé de carreaux blancs et que les murs soient tout aussi blancs, dénudés, à part une petite télévision accrochée dans un angle.

Il y a une porte. Je me lève pour aller l'ouvrir mais mon cœur se serre à l'instant où je place mes pieds par terre. *Ça va être fermé à clef, ça va être fermé à clef...*

C'est fermé.

Sentant monter l'affolement, je tâche de me calmer, m'oblige à respirer, m'adosse en tremblant à la porte et regarde mon corps. Je porte une chemise d'hôpital, des chaussettes. Je passe les mains sur mes jambes pour vérifier à quel point elles sont poilues – pas beaucoup. Autrement dit, je les ai rasées récemment ? J'ai les cheveux noirs. J'en soulève une mèche devant mes yeux. Je ne sais même pas comment je m'appelle. C'est dingue. Ou alors, c'est moi

qui suis dingue. *Oui. Oh mon Dieu !* Je suis dans un asile psychiatrique. C'est la seule chose qui me semble logique. Je me retourne, frappe à la porte.

— Il y a quelqu'un ?

J'appuie l'oreille sur la paroi, guettant un bruit. Je perçois un léger ronflement. Un groupe électrogène ? Un climatiseur ? C'est une sorte de machine. Cela me donne des frissons.

Je cours sur le lit, me blottis dans le coin, d'où je vois la porte. Je remonte mes genoux sur ma poitrine, le souffle court. J'ai peur, pourtant, je ne peux rien faire d'autre qu'attendre.

## Silas

La bretelle de mon sac à dos me scie l'épaule alors que je me faufile parmi les essaims d'élèves dans les couloirs. Je fais celui qui sait à quoi il joue, où il va, sauf que je ne sais rien du tout. À mon avis, c'est la première fois que je mets les pieds dans ce lycée. La première fois que je vois les visages de ces gens. Ils me sourient, me saluent de la tête. Je réponds de mon mieux.

Je vérifie les numéros des casiers, longeant les allées jusqu'à ce que je trouve le mien. D'après tout ce que j'ai écrit, j'étais là encore ce matin, à fouiller dans le mien, il y a quelques heures. Il semble que je n'y aie rien trouvé, donc je ne risque pas d'y trouver davantage maintenant.

Une fois devant le mien, j'en viens presque à regretter d'être conscient de mon amnésie. Je suis sûr que, quelque part, j'espérais trouver Charlie ici, riant aux éclats de la bonne farce qu'elle m'avait faite, et que cette calamité s'arrêterait là.

*Pas de chance.*

J'entre la combinaison de son casier et l'ouvre dans l'espoir d'y découvrir quelque chose qui aurait pu nous échapper. Tout d'un coup, j'entends quelqu'un s'approcher derrière moi. Je n'ai aucune envie de me retourner pour découvrir un visage inconnu, alors je fais celui qui n'a rien entendu, dans l'espoir que l'autre s'en ira.

— Qu'est-ce que tu cherches ?

Une voix de fille. Comme j'ignore à quoi ressemble celle de Charlie, je réagis, dans l'espoir que ce soit elle. En fait, ce n'est pas le cas mais, d'après son allure, elle correspondrait à la description d'Annika.

*Grands yeux, cheveux noirs et bouclés, l'air de toujours s'ennuyer.*

Tout en me remettant à fouiller, je marmonne :

— Je cherche quelque chose.

Comme je ne trouve rien, je ferme le casier et cherche discrètement sur ma feuille la combinaison du mien.

— Amy a dit que Charlie n'était pas chez elle ce matin quand elle est allée la chercher, indique Annika. Janette ne savait pas où elle se trouvait. Tu as une idée ?

Haussant les épaules, j'entre les chiffres.

— Je n'en sais rien. Elle n'a pas cherché à me joindre.

Annika reste silencieuse derrière moi tandis que j'ouvre la porte de mon casier et me mets à fouiller dedans. Mon téléphone sonne dans ma poche. Encore mon père.

— Silas ! lance quelqu'un en passant.

Je lève les yeux pour découvrir comme un reflet de moi-même, en plus jeune et moins... *préoccupé. Landon.*

— Papa veut que tu le rappelles ! crie-t-il en repartant dans l'autre direction.

Je lui montre mon écran afin de prouver que je suis au courant. Il secoue la tête en riant et disparaît. J'ai envie de lui dire de revenir. J'ai plein de questions à lui poser, mais je sais que ce serait le meilleur moyen d'éveiller ses soupçons.

J'appuie sur un bouton pour refuser l'appel et range mon mobile dans ma poche. Annika est toujours là, je ne sais pas comment m'en débarrasser. L'ancien Silas semblait avoir du mal à s'impliquer dans ses relations, aussi j'espère qu'Annika ne faisait pas partie de ses conquêtes.

L'ancien moi-même me complique singulièrement la vie.

Alors que je vais lui dire qu'il faut que je me rende à mon dernier cours, j'aperçois une fille derrière elle et nos regards se croisent avant qu'elle ne détourne les yeux en hâte. À la façon dont elle s'éloigne, presque en douce, je jurerais qu'il s'agit de celle que Charlie appelait la Crevette, car elle a tout d'une crevette : le teint rose, les cheveux fins et des yeux noirs et tout ronds. Je l'interpelle :

— Hé !

Elle poursuit son chemin.

Je bouscule Annika pour lui courir après en l'appelant encore une fois, mais elle ne fait qu'accélérer le pas et semble se tasser davantage sur elle-même. Je devrais connaître son nom. Elle s'arrêterait certainement si je criais son nom. Alors que si je lançais, « Hé, la Crevette ! », ça n'arrangerait sans doute pas mes affaires.

Quel surnom ! Les ados peuvent être si cruels... Je suis gêné d'en faire partie.

Juste à l'instant où elle va tendre le bras vers la porte d'une salle, je me glisse entre elle et la poignée. Elle recule vivement, surprise de me voir lui accorder une telle attention. Plaquant ses livres contre sa poitrine, elle jette un coup d'œil circulaire, mais on se trouve au bout du couloir et il n'y a personne dans les parages pour le moment.

— Que... Qu'est-ce que tu veux ? demande-t-elle d'une voix à peine audible.

— Tu as vu Charlie ?

Question qui semble l'étonner encore plus que de m'entendre lui parler. Elle recule d'un autre pas.

— Comment ça ? Ne me dis pas qu'elle me cherche.

On dirait qu'elle a peur. *Pourquoi aurait-elle peur de Charlie ?*

— Écoute, dis-je en vérifiant encore que personne ne nous écoute. Je voudrais que tu me rendes un service, sans le dire à personne. On peut se retrouver après les cours ?

Les yeux écarquillés, elle fait aussitôt non de la tête. Cette réticence à avoir quoi que ce soit à faire avec Charlie ou moi pique mon intérêt. Soit elle sait quelque chose et le cache, soit elle sait quelque chose mais ignore que ça pourrait nous rendre service.

J'insiste :

— Rien que quelques minutes ?

Elle secoue encore la tête quand quelqu'un arrive dans notre direction. J'interromps la conversation et ne laisse plus le choix à la fille :

— On se retrouve devant mon casier après le cours. J'ai quelques questions à te poser.

Là-dessus, je m'éloigne sans me retourner. Je débouche dans le couloir principal sans savoir où je dois me rendre. Je devrais peut-être aller voir du côté du gymnase, où se trouve mon casier sportif. D'après ce que j'ai lu dans mes notes, il devrait s'y trouver une lettre que je n'ai pas encore lue, avec des photos.

Comme je prends cette direction en hâte, je heurte une fille qui en laisse tomber son sac. Je murmure une excuse et reprends ma course.

— Silas ! crie-t-elle.

Je m'arrête.

*Merde. Aucune idée de qui ça peut être.*

Je pivote lentement sur mes talons et elle se tient là, en train d'ajuster la bandoulière de son sac sur l'épaule. J'attends qu'elle dise autre chose mais elle se contente de me regarder. Au bout de quelques secondes, elle ouvre les mains.

— Et alors ? lance-t-elle d'un ton agacé.

Elle n'attend tout de même pas que je revienne lui demander pardon ?

Dans un soupir, elle croise les bras.

— Tu as trouvé ma sœur ?

*Janette. C'est la sœur de Charlie, Janette. Merde.*

J'imagine à quel point ce doit être difficile de chercher une personne qui a disparu, mais tout devient impossible quand on ne sait pas qui on est soi-même, qui est cette personne, qui sont les autres...

— Pas encore, lui dis-je. Je cherche toujours. Et toi ?

Elle se rapproche, me fusille du regard.

— Tu crois que si je l'avais trouvée je t'aurais demandé si tu l'avais trouvée ?

*D'accord.* Ainsi Janette n'est pas la personne la plus gentille de la terre. Il faudra que je l'indique dans mes notes pour le cas où.

Elle sort son téléphone de son sac.

— J'appelle la police. Je commence à trop m'inquiéter pour elle.

— Je leur en ai déjà parlé.

— Quand ? Qu'est-ce qu'ils ont dit ?

— J'étais chez toi. Ta mère les a appelés quand elle m'a surpris dans le grenier, en train de la chercher. J'ai dit à l'agent qu'elle avait disparu depuis hier soir mais ta mère avait l'air de trouver que j'en faisais des tonnes, alors ils ne m'ont pas pris au sérieux.

— Tu m'étonnes, grommelle Janette. Bon, je vais les rappeler. Il faut que je sorte pour avoir un meilleur signal. Je te raconterai ce qu'ils vont me dire.

Une fois qu'elle est partie, je prends la direction de ce que je crois être le gymnase.

— Silas, lance quelqu'un derrière moi.

*Ce n'est pas vrai ! Je ne peux pas faire cinq pas dans ce couloir sans que quelqu'un m'interpelle !*

C'est encore une fille – ou plutôt une femme –, qui correspond parfaitement à la description d'Avril Ashley.

La dernière personne à qui je voudrais parler en ce moment.

— Je peux te voir dans mon bureau, s'il te plaît ?

— Désolé, Avril.

Sans rien laisser paraître de ses pensées, elle me dévisage un instant avant de laisser tomber :

— Dans mon bureau. Tout de suite.

Elle tourne les talons et part vers l'entrée.

Sur le moment, j'ai presque envie de filer dans l'autre direction, mais ça ne servirait à rien d'attirer l'attention sur moi. Alors je finis par la suivre à contrecœur jusqu'au secrétariat, que nous traversons en direction de son bureau. Elle me fait entrer, ferme la porte derrière nous, mais je ne m'assieds pas. Je garde les yeux fixés sur elle alors qu'elle se dirige vers la fenêtre sans me regarder.

Elle se plante devant la vitre, les bras croisés. Le silence devient pesant.

— Tu pourrais m'expliquer ce qui s'est passé vendredi soir ? demande-t-elle enfin.

Aussitôt, je fouille ma mémoire de bébé pour tâcher de comprendre de quoi elle parle.

*Vendredi, vendredi, vendredi.*

Sans mes notes devant moi, je n'ai pas de réponse. Impossible de me rappeler en détail ce que j'ai lu au cours des deux heures passées.

Comme je ne réponds pas, elle part d'un rire léger.

— Tu es impossible ! soupire-t-elle en se retournant vers moi.

Elle a les yeux rouges mais secs, pour le moment.

— Qu'est-ce qui t'a pris de frapper mon père ?

Oh ! Le *diner*. La bagarre avec le propriétaire, le père de Brian.

*Minute.*

Je me redresse, la peau de ma nuque soudain hérissée. Avril Ashley serait la sœur de Brian Finley ? Ce n'est pas vrai ! Et que vient-on faire dans cette histoire, Charlie et moi ?

— C'était à cause d'elle ? reprend Avril.

Là, elle m'en demande trop. Je me frotte une nouvelle fois la nuque, histoire de me détendre un peu. Elle semble se moquer de savoir si j'ai envie d'en discuter ou non pour le moment. Elle se rapproche de moi, pose un doigt sur ma poitrine.

— Tu sais que mon père lui proposait du travail. Je ne vois pas à quoi tu joues, Silas.

Là-dessus, elle repart vers la fenêtre, se retourne, l'air exaspérée :

— D'abord tu viens faire le joli cœur ici, il y a trois semaines, en annonçant que Charlie massacre ta vie depuis qu'elle sort avec Brian. J'en suis tellement désolée pour toi, au point que j'en viendrais presque à m'excuser d'être sa sœur. Tu profites de la situation pour me pousser à t'embrasser et, une fois que je cède, tu reviens tous les jours pour qu'on recommence. Après quoi tu te rends dans le restaurant de mon père et l'agresses, puis tu reviens ici pour rompre avec moi. Tu te rends compte de ce que je peux ressentir, Silas ?

Elle se met à faire les cent pas.

— Je t'aimais bien. J'ai risqué mon job pour toi. J'ai risqué ma relation avec mon propre frère pour toi. Quelle idiote ! Je suis mariée, diplômée, j'ai un bon métier et je suis en train de tout gâcher avec un élève juste parce qu'il est séduisant et que je suis trop bête pour me rendre compte quand on me manipule.

Impossible de répondre à cette avalanche d'informations alors que j'en suis encore à essayer de les digérer.

— Si tu parles de ça à quiconque, je pousserai mon père à porter plainte contre toi.

Cette dernière menace me fait retrouver la voix.

— Je ne le dirai jamais à personne, Avril. Tu le sais.

Le sait-elle vraiment ? L'ancien Silas ne me semblait pas des plus fiables.

Elle me regarde fixement avant de lâcher :

— Va-t'en. Et si tu as besoin d'une conseillère pour le reste de ton année scolaire, rends-nous service à tous les deux en changeant d'établissement.

La main sur la poignée de la porte, je la laisse poursuivre. Comme elle ne dit plus rien, j'essaie de m'excuser pour l'ancien Silas.

— Pour ce que ça vaut... Je suis désolé.

Serrant les lèvres, elle se dirige d'un pas irrité vers son bureau.

— Fiche-moi le camp, Silas !

*Avec plaisir.*

## 5

### Charlie

J'ai dû m'assoupir. Un léger bip, suivi d'un cliquetis métallique, me fait rouvrir les yeux, et je me blottis instinctivement contre le mur. Je n'arrive pas à croire que je me suis endormie. Ils ont dû me droguer.

*Ils.* Je dois absolument trouver qui *ils* sont.

La porte s'ouvre et ma respiration s'accélère alors que je me tasse un peu plus sur moi-même. Une paire de tennis blanches, et puis... le visage souriant d'une femme. Elle entre en chantonnant, referme la porte du pied. Je me détends un peu. On dirait une infirmière. Revêtue d'une blouse jaune pâle. Les cheveux bruns en queue-de-cheval. Elle doit avoir dans les quarante ans. Un court instant, je me demande quel âge j'ai moi-même. Mes mains remontent sur mon visage, comme si je pouvais tâter mon âge sur ma peau.

— Bonjour ! lance-t-elle gaiement.

Elle ne m'a pas encore regardée, trop occupée avec son plateau-repas. Je resserre mes bras autour de mes genoux. Elle dépose le plateau sur une petite table près du lit, lève enfin les yeux.

— J'ai apporté votre déjeuner. Vous avez faim ?

*Déjeuner ?* Et le petit déjeuner, alors ?

Je ne réponds toujours pas, pourtant elle sourit, soulève le couvercle d'une des assiettes comme pour me tenter.

— Aujourd'hui, c'est spaghetti. Vous aimez ça.

*Aujourd'hui ?* Voilà combien de temps que je suis là ? J'ai envie de le lui demander mais ma langue demeure paralysée par la peur.

— Vous êtes désorientée. Ne vous inquiétez pas. Vous êtes en sécurité, ici.

C'est drôle, je ne me sens pas en sécurité du tout.

Elle me tend un gobelet en carton.

— Il faut prendre vos médicaments, dit-elle en agitant le gobelet.

J'entends plusieurs pilules se heurter. *Ils sont bien en train de me droguer.*

— C'est pour quoi ?

Je sursaute au son de ma voix. Rauque. Soit je ne l'ai plus utilisée depuis un moment, soit j'ai beaucoup crié.

La femme sourit encore.

— Comme d'habitude, bêtasse.

D'un seul coup, elle reprend son sérieux.

— On sait ce qui se passe quand vous ne prenez pas vos médicaments, Sammy.

*Sammy !*

J'ai envie de pleurer, j'ai un nom ! J'attrape le gobelet. J'ignore ce qu'elle voulait dire mais je ne tiens pas non plus à me retrouver dans cet état... celui qui m'a sans doute amenée ici.

Je finis par demander :

— Où suis-je ?

Il y a trois pilules : une blanche, une bleue, une marron.

— Vous êtes à l'hôpital Saint Bartholomew. Vous ne vous souvenez pas ?

Parce que je devrais ? Si je pose trop de questions, elle va me prendre pour une folle et, à ce qu'il semble, je le suis peut-être vraiment. Je n'ai pas envie d'aggraver mon cas, mais...

— Écoutez, fillette, soupire-t-elle. Je fais de mon mieux avec vous. Mais là, c'est à vous de faire un effort. Il ne faudrait pas que de nouveaux incidents se produisent.

Je suis une fillette. Je provoque des incidents. Ce doit être pour ça qu'on me garde enfermée ici.

Je penche le gobelet sur ma langue, jusqu'à ce que les pilules y tombent. Elle me tend de l'eau, que je bois. J'ai soif.

— Mangez, dit-elle en frappant dans ses mains.

J'approche le plateau. J'ai très faim.

— Voulez-vous regarder la télévision ?

Je fais oui de la tête. Elle est vraiment gentille. De toute façon, j'en ai envie. Elle sort une télécommande de sa poche, l'allume. Une émission sur la famille. Toute une famille assise à table pour le dîner. *Où est ma famille ?*

J'ai de nouveau sommeil.

## 6

### Silas

Étonnant tout ce qu'on peut apprendre en se taisant.

Avril et Brian sont frère et sœur.

Avril est mariée, ce qui ne m'a pas empêché de l'entraîner dans une sorte de relation clandestine. Et c'est assez récent, contrairement à ce que j'aurais cru. Curieux, quand même, que je sois allé trouver du réconfort auprès d'elle, si je savais que Charlie et Brian étaient ensemble.

D'après ce que j'ai pu apprendre sur Silas – ou sur moi-même –, je ne me vois pas aller chercher quelqu'un d'autre que Charlie.

Même pas pour me venger ? Peut-être que je me servais d'Avril pour obtenir des informations sur Charlie et Brian.

Je passe les dix minutes suivantes à considérer ce que j'ai appris en traversant le campus à la recherche du gymnase. Tout se ressemble tellement : les visages, les bâtiments, ces imbéciles de posters de motivation. Je finis par laisser tomber et entre dans une salle vide, m'assieds à une table du fond et ouvre le sac à dos qui contient tout mon passé. J'en sors les journaux et quelques lettres, que je classe par date. La plupart des lettres sont entre Charlie et moi, mais certaines proviennent de son père, écrites de sa prison. Je trouve ça triste. Il y en a aussi de gens inconnus, de ses amis sans doute. Leurs messages m'agacent par leur futilité et leurs fautes d'orthographe. Je les envoie promener. Il me semble que ce qui se passe entre nous deux ne regarde personne d'autre.

J'attrape une des lettres du père de Charlie.

*Chère Cacahuète,*

Tu te souviens pourquoi je t'appelais ainsi, n'est-ce pas ? Tu étais si petite à ta naissance ! Je n'avais jamais tenu un bébé dans mes bras avant toi, et je me revois disant à ta maman : « Elle est minuscule, comme une petite cacahuète humaine ! ».

Tu me manques, ma petite fille. Je sais que ce doit être dur pour toi. Sois forte pour ta sœur et ta maman. Elles ne sont pas comme nous, et elles auront besoin de toi pour comprendre ce qui se passe, pendant un certain temps. Jusqu'à ce que je rentre. Crois-moi, je fais de mon mieux pour revenir aussi vite que possible. D'ici là, je lis beaucoup. Même ce livre que tu aimais tant. Celui avec une pomme sur la couverture. Ouf ! Cet Edward est... comment dis-tu... séduisant ?

En outre, je voulais te parler de quelque chose d'important. Alors, je t'en prie, écoute-moi. Je sais que tu connais Silas depuis très longtemps. C'est un gentil garçon. Je ne lui reproche pas ce qu'a fait son père. Mais il faut te tenir à l'écart de cette famille, Charlize. Je n'ai aucune confiance en eux. J'aimerais pouvoir tout t'expliquer, et je le ferai un jour. D'ici là, je t'en prie, tiens-toi à l'écart des Nash. Silas n'est qu'un pion dans le jeu de son père. J'ai peur qu'ils ne se servent de toi pour m'atteindre. Promets-moi, Charlize, de les éviter. J'ai dit à ta maman d'utiliser l'argent de l'autre compte pour s'en sortir au début. S'il le faut, vends ses bagues. Elle ne voudra pas, mais fais-le quand même.

Je t'embrasse,

Papa

Je lis deux fois cette lettre pour m'assurer de ne rien manquer. Quoi qu'il ait pu se passer entre mon père et le sien, ce devait être grave. Cet homme est en prison et, à la lecture de sa lettre, il estime que c'est injuste. Du coup, je me demande si ce n'est pas mon père le fautif.

Je mets la lettre de côté. Si je les classe en plusieurs piles, cela devrait nous permettre, si on perd encore une fois la mémoire, de ne pas gâcher de temps à lire celles qui ne servent à rien.

J'en ouvre une autre qui semble avoir été déjà lue cent fois.

Charlie chérie

Tu deviens vraiment imbuvable quand tu as faim. À croire que tu deviens une autre personne. On pourrait peut-être garder des barres de céréales dans ton sac. Parce que je m'inquiète pour mes balloches. Les mecs commencent à dire que je suis complètement acero. Et je vois le résultat que ça donne. Hier, j'ai filé comme un jeune étalon pressé de t'apporter un bucket de poulet et j'ai manqué la moitié du match. J'ai raté le plus grand come-back de l'histoire du football américain. Tout ça parce que je suis trop amoureux

de toi. Peut-être que je suis acero. Tu avais l'air tellement sexy avec tout ce gras sur ton visage, à nettoyer à coups de langue la viande qui restait entre tes dents. Mon Dieu ! J'ai envie de t'épouser.

Jamais Jamais

- Silas

Je sens un sourire se dessiner sur mon visage et je me hâte de le réprimer. Le fait que cette fille soit quelque part dans les parages et ne sache pas qui elle est ni où elle est m'ôte tout envie de sourire. Je prends une autre lettre, cette fois-ci écrite par elle.

Silas chéri

Le Plus Beau Concert de Ma Vie. Tu es presque plus mignon que Harry Styles, surtout quand tu hausses une épaule et fais semblant de fumer un cigare. Merci de nous avoir enfermés dans un placard à balais et d'y avoir tenu ta promesse. J'ai ADORÉ le placard à balais. J'espère qu'on pourra en faire autant chez nous un de ces jours. Juste nous retrouver dedans pendant que les enfants dormiront. Tu pourras apporter des goûters, pour la... faim. À propos de bouffe, il faut que j'y aille parce que les gosses que je garde sont en train de vider un bol de cornichons dans les toilettes. Oups ! On ferait sans doute mieux d'avoir juste un chien.

Jamais Jamais

- Charlie

Je l'aime bien. Et, quelque part, je m'aime bien moi aussi avec elle.

Une vague douleur me serre le cœur et je me passe la main sur la poitrine. Je sais ce que c'est.

De la tristesse. *Je me rappelle ce qu'on ressent quand on est triste.*

Je lis une autre lettre que je lui ai adressée, en espérant mieux y découvrir ma personnalité.

Charlie chérie

Aujourd'hui tu me manques plus que jamais. La journée a été difficile, tout comme cet été, d'ailleurs. Avec ce procès qui s'annonce, et l'interdiction officielle de te voir, je passe la pire année de ma vie.

Dire qu'elle avait si bien commencé !

Tu te souviens de ce soir où je suis entré par ta fenêtre ? Il reste marqué dans ma mémoire mais c'est peut-être parce que j'en ai toujours la vidéo. De toute façon, je ne risquais pas de l'oublier, tous les détails demeurent marqués dans ma mémoire. C'était la première fois qu'on passait la nuit ensemble même si je n'en avais pas eu l'intention au début.

Mais en me réveillant, en voyant le soleil briller derrière la fenêtre et sur ton visage, j'ai eu l'impression de vivre un rêve. Comme si cette fille que je tenais dans mes bras depuis six heures n'existait pas vraiment. Car la vie ne pouvait pas être aussi parfaite et insouciante qu'en ce moment-là.

C'est vrai que, parfois, tu fais la gueule quand je te répète combien j'ai aimé cette nuit, mais je crois que c'est parce que je ne t'ai jamais vraiment dit pourquoi.

Une fois que tu t'es endormie, j'ai ramené le caméscope plus près de nous. Je t'ai entourée de mes bras et je t'ai écoutée respirer jusqu'à ce que je m'endorme à mon tour.

Parfois, quand je ne trouve pas le sommeil, je me repasse cette vidéo.

Je sais que ça paraît bizarre, mais c'est ce que tu aimes en moi. Tu m'aimes autant que je t'aime. Parce que oui, je t'aime beaucoup trop. Plus que personne ne mérite d'être aimé. Mais je n'y peux rien. Avec toi, pas d'amour normal possible. Tu me rends dingue.

Un de ces jours, cette fichue histoire sera réglée. Nos familles oublieront le mal qu'elles se sont fait. Elles verront que nous avons préservé notre lien et elles seront bien obligées de l'accepter.

D'ici là, ne perds jamais l'espoir. Ne cesse jamais de m'aimer. N'oublie jamais.

Jamais Jamais,

- Silas

Je ferme les yeux, pousse un soupir. Comment peut-elle me manquer quand je ne me souviens pas d'elle ?

Je mets les lettres de côté pour attaquer les journaux de Charlie. Il faut que je trouve les événements relatifs à nos pères ; il semblerait que ce soient les catalyseurs de notre relation. J'ouvre une page au hasard.

Je déteste Annika. Elle est trop idiote !

Je passe à la suivante. Moi aussi je déteste Annika, mais ce n'est pas ce qui compte pour le moment.

Silas a préparé un gâteau pour mon anniversaire. Horrible. Je crois qu'il a oublié les œufs. Mais c'est le plus beau ratage au chocolat que j'aie jamais vu. J'étais tellement contente que je n'ai même pas fait la grimace en goûtant une tranche. Vraiment infecte. Génial, ce petit ami !

Je voudrais continuer à lire ce texte, pourtant j'arrête. Quel crétin faut-il être pour oublier les œufs ? Je passe quelques pages.

Aujourd'hui, ils ont emmené mon père. Je ne ressens rien du tout. Est-ce que ça viendra ? Ou alors c'est que je ressens tout ce qu'il y a à ressentir. Je n'arrive à rien faire d'autre que rester assise là, à regarder le mur. Je me sens trop impuissante, comme s'il fallait que je fasse quelque chose. Tout a changé, j'ai mal partout. Silas vient encore à la maison, mais je ne veux pas le voir. Je ne veux voir personne. C'est injuste. Pourquoi avoir des enfants si c'est pour les abandonner et commettre des bêtises ? Papa dit que c'est un malentendu et que la vérité surgira, mais maman n'arrête pas de pleurer. On ne peut plus utiliser nos cartes de crédit, parce que tous les comptes sont gelés. Le téléphone n'arrête pas de sonner, et Janette reste assise sur le lit, à sucer son pouce comme une petite fille. Je voudrais mourir. Je déteste ceux qui ont fait ça à ma famille. Je ne peux même pas...

**Je saute une page.**

On va devoir déménager. C'est ce que l'avocat de papa vient de nous annoncer. La cour saisit la maison pour payer ses dettes. Je le sais parce que j'ai écouté à la porte du bureau quand il l'a dit à maman. Dès qu'il est parti, elle s'est enfermée dans sa chambre et n'en est pas sortie pendant quarante-huit heures. Il faut qu'on soit partis dans cinq jours. J'ai préparé quelques paquets, mais je ne sais même pas ce qu'on a le droit d'emporter ou pas. J'ai commencé à perdre mes cheveux il y a une semaine ; ils tombent par mèches quand je les coiffe et quand je suis sous la douche. Et hier, à l'école, Janette a griffé la joue d'une fille qui se moquait de nous parce que notre père était en prison.

J'ai deux mille dollars sur mon compte d'épargne mais, franchement, qui me louerait un appartement ? Je ne sais pas quoi faire. Je n'ai toujours pas revu Silas, pourtant il passe tous les jours. J'ai demandé à Janette de lui dire de s'en aller. Je suis trop gênée. Tout le monde parle de nous, même mes amis. Sans le faire exprès, Annika m'a incluse dans un message Internet groupé où ils échangeaient des photos marrantes de prison. D'ailleurs, en y repensant, je ne crois pas que c'était par hasard. Elle adorerait mettre le grappin sur Silas. Ce serait le moment ou jamais. Dès qu'il comprendra dans quelle merde est ma famille, il ne voudra plus m'adresser la parole.

Ouille ! J'étais ce genre de mec ? Pourquoi pense-t-elle ça ? Jamais je ne... je ne crois pas que je pourrais...

Qu'est-ce que j'en sais ? Je ferme le journal, me frotte le front. Ça me donne mal au crâne d'y penser. Je décide de lire une autre page.

Ma demeure me manque. Ce n'est plus ma demeure, alors je ne peux même pas dire ça. Mon ancienne demeure me manque. Parfois j'y retourne et je reste en face de l'entrée, pour me rappeler. Je ne sais plus si la vie était tellement extraordinaire avant le départ de papa en prison, ni si je vivais dans une bulle de luxe. En tout cas, je ne me sentais pas comme maintenant. Écrasée. Maman ne fait plus que boire. Elle ne s'occupe plus du tout de nous. D'ailleurs, je me demande si on a jamais compté pour elle, si on ne faisait pas juste partie de son mobilier de luxe, Janette et moi. Parce qu'elle ne voit plus que ce qui lui arrive, à elle.

Je suis navrée pour Janette. Moi, au moins, j'ai connu une vraie vie, avec de vrais parents. Mais elle est encore petite. Ça va la bouleverser, car elle ne saura même pas ce que c'est qu'une vie en famille. Elle est toujours hors d'elle. Moi aussi. Hier, je me suis moquée de ce gamin, à l'en faire pleurer. Ça m'a fait du bien. Mais aussi du mal. Seulement, comme disait papa, tant que je serai pire qu'eux, ils ne m'atteindront pas. Je leur taperai dessus jusqu'à ce qu'ils me fient la paix.

J'ai vu Silas un petit moment après les cours. Il m'a emmenée manger un burger puis m'a ramenée à la maison. C'était la première fois qu'il voyait le trou à rats où on habite maintenant. J'ai bien vu son air choqué. Il m'a déposée et, une heure plus tard, j'ai entendu une tondeuse dehors. Il était rentré chez lui en chercher une et il revenait arranger le jardin. Je l'aurais bien embrassé mais ça me gênait trop.

Il prétend ne pas attacher d'importance à la façon dont ma vie a changé, mais je sais que c'est faux. Obligé. Moi-même j'ai changé.

Mon père m'a écrit. Il m'a dit des choses mais je ne sais plus que croire. S'il a raison... je préfère ne pas y penser.

Je feuillette le courrier de son père. De quelle lettre parle-t-elle au juste ? Et puis je la vois. Mon cœur se serre.

Chère Charlize

Hier j'ai parlé à ta mère. Elle m'a dit que tu voyais toujours Silas. Je suis déçu. Je t'avais prévenue pour sa famille. C'est à cause de son père que je suis en prison, pourtant tu continues de l'aimer. Tu te rends compte du mal que tu me fais ?

*Je sais que tu crois le connaître, mais il n'est pas différent de son père. C'est une famille de serpents. Charlize, je t'en prie, dis-toi bien que je ne cherche pas à te blesser. Je veux juste te tenir à l'abri de ces gens, tandis que je suis là, derrière les barreaux, incapable de prendre soin de ma famille. Tout ce que je peux faire c'est te prévenir, fais attention à ce que je te dis.*

*Nous avons tout perdu – notre demeure, notre réputation, notre famille. Alors qu'ils ont tout gardé et récupéré ce qui nous appartenait. C'est injuste. Je t'en prie, éloigne-toi d'eux. Regarde ce qu'ils m'ont fait, à moi et à nous tous.*

*S'il te plaît, dis à ta sœur que je l'embrasse.*

*Papa*

Après avoir lu cette lettre, j'éprouve de la sympathie pour Charlie. Une fille déchirée entre un garçon qui semblait l'aimer vraiment et un père qui l'a manipulée.

Il faut que je rende visite à cet homme. Je note l'adresse d'expédition inscrite au dos de l'enveloppe. Je vérifie le trajet sur mon téléphone. Il faut compter deux heures cinquante de trajet entre La Nouvelle-Orléans et la prison.

Cela fait beaucoup, quand on n'a que quarante-huit heures à vivre... d'autant que j'en ai déjà gâché beaucoup. Je vérifie les horaires de visite et décide de me rendre là-bas demain matin si je n'ai pas retrouvé Charlie entre-temps. D'après les lettres que je viens de lire, elle est plus proche de son père que de personne d'autre. Disons, excepté l'ancien Silas. Et si j'ignore où elle peut s'être réfugiée, son père fait sans doute partie des rares personnes à le savoir. En revanche, je ne suis pas certain qu'il accepte seulement de me rencontrer.

La dernière sonnerie, signalant la fin des cours, me fait tressaillir. Je range les lettres, telles que je les ai classées, dans le sac à dos. Pourvu que la Crevette m'attende bien là où je lui ai donné rendez-vous.

## Charlie

Je suis enfermée dans une pièce avec un garçon. C'est une toute petite chambre qui sent l'eau de Javel, encore plus petite que celle où j'étais avant de m'endormir. Je ne me rappelle pas avoir été réveillée pour ce déménagement, mais bon, je ne me rappelle pas grand-chose, ces derniers temps. Il est assis par terre, le dos au mur, les genoux écartés, la tête en arrière, à brailler le refrain de *Oh Cecilia*.

Il chante faux.

— Attends ! dis-je. Si on doit rester enfermés ensemble, tu ne pourrais pas au moins choisir quelque chose de bien ?

Je ne sais pas d'où ça sort. Je ne connais même pas ce mec. Il achève en ponctuant le dernier mot d'un *eh-eh-eh-eh* complètement faux. Là, je me rends compte que non seulement j'ai reconnu cette chanson, mais que j'en connais les paroles. D'un seul coup, mes perspectives changent. Je ne suis plus la fille. Je regarde la fille qui regarde le garçon.

Je suis en train de rêver.

— J'ai faim, dit-elle.

Il se lève, fouille dans ses poches, en sort un paquet de pastilles à la menthe.

— Tu me sauves la vie, dit la fille en lui envoyant un petit coup de pied dans la jambe.

Il lui sourit.

— Tu ne m'en veux pas trop ? demande-t-il.

— De quoi ? D'avoir gâché notre nuit en nous faisant manquer le concert pour pouvoir t'envoyer en l'air avec moi dans un placard à balais ? Pourquoi je t'en voudrais ?

Elle fait tout un show en glissant la pastille entre ses lèvres.

— Tu crois qu'ils nous entendront, ici, quand le concert sera fini ? ajoute-t-elle.

— J'espère bien. Sinon tu vas te mettre en pétard et me faire la tête toute la nuit.

Elle rit et tous deux échangent des sourires idiots. J'entends la musique. C'est quelque chose de plus lent, cette fois. Ils sont enfermés là-dedans à faire l'amour. Trop mignon. Je les envie.

Elle se glisse sur lui et il baisse les jambes pour lui faire de la place. Quand elle le chevauche, il promène une main le long de son dos. Elle porte une robe mauve et des bottes noires. Deux balais crasseux et un grand seau jaune traînent près d'eux.

— Je te promets que ça n'arrivera pas quand on ira voir One Direction, promet-il sérieusement.

— Tu détestes One Direction.

— Oui, mais je peux bien faire ça pour toi. Être un gentil copain et tout.

Il lui caresse les jambes, là où sa peau apparaît dénudée, monte les doigts le long de ses cuisses. J'en ai presque la chair de poule pour elle.

Cette fois, c'est elle qui jette la tête en arrière et se met à fredonner un air de One Direction. Ça détonne avec la musique autour d'eux et elle chante encore plus mal que lui.

— Arrête, souffle-t-il en lui posant un doigt sur la bouche. Je t'aime, mais arrête !

Il ôte sa main, qu'elle attrape aussitôt pour lui embrasser la paume.

— Et moi aussi, je t'aime.

C'est quand ils s'embrassent que je me réveille. J'en éprouve une intense déception. Je reste un moment immobile, espérant me rendormir pour voir ce qui leur arrive. Je voudrais savoir s'ils ont pu sortir à temps pour voir les Vamps jouer au moins une chanson. Ou s'il a tenu parole en l'emmenant voir One Direction. Leur complicité me donne une terrible impression de solitude, au point que j'enfouis la tête dans l'oreiller pour pleurer. Je préférerais leur petit placard à balais à ma chambre. Je me mets à chantonner la chanson qu'on entendait, jusqu'au moment où je me dresse sur le lit.

Ils ont fini par sortir. Pendant l'entracte. J'entends le garçon rire et vois l'air interloqué du gardien qui leur a ouvert la porte. Comment est-ce que je le sais ? Comment puis-je voir une chose qui ne s'est jamais produite ? À moins que...

Ce n'était pas un rêve. C'est arrivé.

À moi.

Oh mon Dieu ! Cette fille, c'était moi.

Je me tâte le visage, en souriant un peu. Il m'aimait. Il était si... plein de vie. Je me rallonge, en me demandant ce qui lui est arrivé et si c'est à cause de lui que je me trouve là. Pourquoi n'est-il pas venu me chercher ? Qui peut oublier un tel amour ?

Et comment ma vie a-t-elle dévié vers... ce cauchemar ?

*Silas*

Les cours se sont terminés depuis un bon quart d'heure. Le couloir est désert, pourtant j'attends toujours la Crevette. Je ne sais pas trop ce que je lui demanderais si elle se pointait. J'ai juste eu l'impression, en la voyant, qu'elle me cachait quelque chose. Peut-être qu'elle ne s'en rend pas compte mais je veux apprendre ce qu'elle sait. Pourquoi elle déteste tant Charlie. Pourquoi elle me déteste tant.

Mon téléphone sonne. Encore mon père. J'appuie sur « Refuser » et vois alors que j'ai manqué quelques textos. Je les ouvre, mais aucun ne vient de Charlie. Normal, puisque c'est moi qui ai son mobile. J'espère juste encore que tout cela n'est qu'une farce. Dans ce cas, elle finira soit par appeler, textoter, ou par rappliquer en riant.

Le dernier SMS provient de Landon.

Bouge ton cul, viens t'entraîner. Compte plus sur moi pour te couvrir et on a match dans trois heures.

J'ignore ce qui pourrait me rendre le plus service, mais certainement pas une séance d'entraînement. Je me fiche pas mal du football en ce moment. Mais si c'est là que je dois me trouver, je ferais mieux de m'y rendre au cas où Charlie se montrerait. Il semble que tout le monde s'attende qu'elle assiste au match ce soir. Et comme je ne sais pas où chercher, je ferais mieux d'y aller. De toute façon, on dirait que la Crevette m'a posé un lapin.

\*

\* \*

Je finis par trouver les casiers du gymnase et, à mon grand soulagement, il n'y a personne ici. Les joueurs sont tous partis sur le terrain, alors j'en profite pour chercher la boîte où j'ai rangé la lettre que je me suis écrite. Quand je la repère, en haut du casier, je l'attrape puis m'assieds sur un banc pour la lire.

Je passe en hâte sur les photos. *Notre premier baiser. Notre première bagarre. Là où on s'est rencontrés.* Je finis par apercevoir une lettre au fond de la boîte. Le nom de Charlie apparaît en travers du verso, sous l'écriture que je reconnais comme la mienne.

Je regarde autour de moi pour m'assurer que je suis tranquille, puis je déplie la feuille.

C'est daté de la semaine dernière. Juste un jour avant qu'on ne perde la mémoire pour la première fois.

Charlie,

Bon, je suppose que c'est terminé. Fini pour nous. Fini pour Charlie et Silas.

Au moins, ça ne me surprend pas. On sait tous les deux, depuis la condamnation de ton père, qu'on ne s'en sortira pas. Tu accuses mon père, j'accuse le tien. Ils s'accusent l'un l'autre. Nos mères, qui étaient bonnes amies, ne veulent même plus prononcer le nom l'une de l'autre.

En tout cas, on aura essayé, pas vrai ? On y aura vraiment cru, mais lorsque nos deux familles se déchirent, c'est un peu difficile de songer à notre avenir et encore plus de nous en réjouir.

Hier, quand tu m'as parlé d'Avril, j'ai nié. Tu m'as cru, parce que tu sais que je ne te mens jamais. Quelque part, tu as toujours paru savoir ce qui se passait dans ma tête avant moi, aussi tu ne te demandes jamais si je dis la vérité, parce que tu le sais déjà.

Et c'est bien ce qui m'ennuie, parce que tu as trop facilement accepté mon mensonge, alors que je sais que tu sais que c'était faux. Ce qui me mène à croire que j'avais raison. Tu ne fréquentes pas Brian parce que tu l'aimes bien. Tu ne le vois pas dans mon dos parce que tu veux te venger de moi. La seule raison qui t'attire vers lui c'est que tu veux te punir. Et tu as accepté mon mensonge parce que si tu rompais avec moi, ça te soulagerait de ta culpabilité.

Tu ne veux pas être soulagée de ta culpabilité. Elle te sert à te punir pour ta propre conduite et, sans ça, tu ne pourrais plus traiter les gens comme tu l'as fait.

Je le sais parce que toi et moi, Charlie, on est pareils. Même si tu as eu beaucoup de mal à me jouer la comédie, je sais qu'au fond tu as du cœur et que l'injustice le fait saigner.

Je sais que chaque fois que tu engueules quelqu'un, ça te fait grincer des dents. Pourtant, tu le fais par sens du devoir. Parce que ton père te manipule en voulant te faire croire que si tu es assez vindicative,

les gens ne s'attaqueront pas à toi.

Tu m'as dit un jour que trop de bonheur dans la vie peut retarder le développement. Tu as dit que la souffrance était nécessaire parce que, pour réussir, il faut apprendre à surmonter l'adversité. Et c'est ce que tu fais... tu apportes l'adversité là où tu trouves que tout va trop bien. Tu le fais peut-être pour gagner le respect. Pour intimider. Quelles que soient tes raisons, je ne peux plus te suivre. Je ne peux pas te regarder écraser les gens pour pouvoir mieux te construire.

Je préférerais t'aimer au bas de l'échelle que te mépriser au sommet.

Ce n'est pas la peine d'en passer par là, Charlie. Tu as le droit de m'aimer, malgré ce que dit ton père. Tu as le droit d'être heureuse. Simplement, ne laisse pas la négativité t'étouffer jusqu'à ce qu'on ne respire plus le même air.

Je veux que tu cesses de voir Brian. Mais je veux aussi que tu cesses de me voir. Je veux que tu cesses de chercher un moyen de libérer ton père. Je veux que tu cesses de l'autoriser à te détourner de ta voie. Je veux que tu cesses de m'en vouloir chaque fois que je défends mon propre père.

Tu te conduis d'une certaine façon devant les autres mais, la nuit, quand je suis au téléphone avec toi, j'obtiens la véritable Charlie. Ce serait une torture absolue de ne plus pouvoir composer ton numéro ni d'entendre ta voix tous les soirs avant de me coucher, mais je ne peux plus le faire. Je ne peux aimer que cette partie de toi – la vraie partie de toi. Je veux t'aimer quand je te parle la nuit et je veux aussi t'aimer quand je te vois le jour, seulement tu commences à me montrer deux parties différentes de toi-même.

Et je n'aime qu'une de ces parties.

J'ai beau essayer, je ne peux imaginer ta souffrance depuis le départ de ton père. Pourtant tu ne peux la laisser déformer ce que tu es. Je t'en prie, cesse de te préoccuper de ce que les autres pensent.

Cesse de te laisser déterminer par les interventions de ton père. N'oublie pas ce que tu as fait avec la Charlie dont je suis tombé amoureux. Et quand tu la trouveras, je serai là. Je t'ai déjà dit que je ne cesserais jamais de t'aimer. Je n'oublierai jamais ce qui se passe entre nous.

Mais, dernièrement, j'ai l'impression que tu l'as oublié. J'ai ajouté quelques photos que je voulais te montrer. J'espère qu'elles t'aideront à te rappeler ce que nous pourrions redevenir un jour. Un amour qui n'a pas été dicté par nos parents ou défini par le statut de notre famille. Un amour que nous ne saurions interrompre. Un amour qui nous a guidés parmi les pires moments de notre vie.

N'oublie jamais, Charlie.

N'arrête jamais.

- Silas

## Silas

— Silas, l'entraîneur veut te voir équipé et sur le terrain dans cinq minutes.

Je me redresse au son de cette voix. Bien entendu, je ne reconnais pas le type qui se tient sur le seuil du vestiaire mais je fais comme si. Je remets toutes les photos dans le sac à dos que je range ensuite dans mon casier.

*J'étais sur le point de rompre avec elle.*

Et si c'était déjà fait ? Bon, j'ai encore la lettre, écrite la veille du jour où on a perdu la mémoire. À l'évidence, notre relation était en train de se briser. Qui sait si je ne lui ai pas déjà donné la boîte et si elle n'a pas tout lu avant de me la rendre ?

D'innombrables possibilités me hantent ainsi l'esprit, alors que j'enfile l'équipement de football. J'ai tellement de mal que je finis par chercher sur Google comment faire. Il m'a fallu facilement dix minutes pour m'habiller avant d'arriver sur le terrain. Landon est le premier à s'apercevoir de ma présence ; il s'éloigne aussitôt des autres pour venir à ma rencontre, me pose les mains sur les épaules.

— J'en ai marre de te couvrir. Je ne sais pas quelle merde t'occupe les méninges, mais là, il faut te reprendre, Silas. Ce match est important et papa sera furieux si tu merdes.

Là-dessus, il me lâche et repart au petit trot. Les mecs sont tous alignés, à effectuer des tas de gestes dans le vide. Certains se passent des ballons, d'autres s'étirent dans l'herbe. Je prends place près de l'endroit où vient de s'affaler Landon et je me mets à imiter ses mouvements.

Je l'aime bien. Je ne garde en mémoire que deux de nos conversations, au cours desquelles il m'a chaque fois craché ses ordres ; j'ai beau être le grand frère, il semble se conduire comme si je l'avais toujours traité avec respect. On devait être très proches. À la façon dont il me regarde, il se doute que quelque chose ne va pas.

Autant essayer d'en tirer parti. J'étire les jambes, me penche en avant.

— Je ne trouve plus Charlie, lui dis-je. Je m'inquiète pour elle.

— J'aurais dû me douter qu'elle avait quelque chose à voir là-dedans, ricane-t-il en croisant les pieds. Et comment ça, tu ne la trouves pas ? Son téléphone était dans ta voiture ce matin. Elle ne peut évidemment pas t'appeler. Elle doit être chez elle.

— Non, et je n'ai aucune nouvelle depuis hier soir. Elle n'est pas repassée dans sa maison. Janette me l'a dit il y a une heure.

Il reprend un air plus sérieux.

— Et sa mère ?

— Tu sais dans quel état elle est.

— Oui. C'est vraiment la honte, ce qui lui arrive.

Autrement dit, elle n'a pas toujours été comme ça. Mais qu'est-ce qui l'a fait changer ? Aurait-elle été détruite par la condamnation de son mari ? J'éprouve un élan de compassion pour cette femme, plus que ce matin.

— Qu'a dit la police ? Ça m'étonnerait qu'ils considèrent Charlie comme une personne disparue alors qu'elle n'aurait fait que sécher les cours. Il va leur en falloir davantage.

Je ne voulais pas me l'avouer, parce que je préfère me concentrer sur l'idée de la retrouver mais, au fond, je m'inquiétais de mes arrière-pensées. Si Charlie a vraiment disparu, si elle ne se manifeste pas bientôt, j'ai l'impression que la seule personne à qui la police va bientôt s'intéresser est la dernière qu'elle ait pu voir. Étant donné que j'ai son portefeuille, son téléphone et toutes les lettres et les journaux qu'elle a écrits... ça n'augure rien de bon pour Silas Nash.

S'ils m'interrogent, comment pourrai-je leur répondre ? Je ne me souviens pas de nos dernières paroles. Je ne me souviens pas de ce qu'elle portait. Je n'ai même pas la moindre excuse qui explique pourquoi j'ai ses affaires avec moi. Rien de ce que je pourrai leur répondre ne passera au détecteur de mensonges puisque je ne me rappelle rien.

Et s'il lui était arrivé quelque chose dont j'étais vraiment responsable ? Si j'avais éprouvé une sorte de choc qui m'empêche de me souvenir de ces événements ? Si je l'avais blessée et que mon esprit cherche à me convaincre qu'il n'en était rien ?

— Silas, ça va ?

Je tourne la tête vers Landon. *Il faut que je cache la réalité.*

M'appuyant sur mes paumes, je me lève d'un bond et cours vers le gymnase.

— Silas ! crie-t-il derrière moi.

Je ne m'arrête pas, ouvre la porte si violemment qu'elle heurte le mur. Je fonce vers mon casier.

Je fouille mais ne trouve rien.

*Rien.*

Je tâte les parois, le fond, les moindres recoins.

*Parti.*

Je me retourne, cherche autour de moi dans l'espoir d'avoir laissé le sac à dos par terre. J'ouvre le casier de Landon, en sors tout ce qu'il contient. Mais non, rien là non plus. J'ouvre le suivant. Rien.

Le sac à dos a disparu.

Soit je deviens dingue, soit il y avait quelqu'un qui me surveillait.

— Merde. Merde. Merde. Merde.

Une fois le contenu de tous les casiers par terre, je me dirige vers une autre rangée et entreprends de les vider aussi. Je vérifie également chaque sac à dos, chaque sac de sport, versant les vêtements par terre. J'y trouve de tout, téléphones mobiles, billets de banque, préservatifs.

Mais pas de lettre. Pas de journaux. Pas de photos.

— Nash !

Je fais volte-face pour voir apparaître un homme sur le seuil, qui me contemple l'air de ne pas comprendre ce qui m'arrive. *Comme ça on est deux.*

— Qu'est-ce que tu fous ?

Cette fois je constate le bordel que j'ai fichu dans le vestiaire, à croire qu'une tornade vient de le traverser.

*Comment me sortir de là ?*

Je viens de détruire tous les casiers, qu'est-ce que je dis, maintenant ? *Je cherche des preuves volées afin que la police ne m'arrête pas pour la disparition de ma petite amie ?*

— Quelqu'un...

Je me frotte la nuque. Ce doit être l'un de mes anciens tics... Puis je murmure :

— On m'a volé mon portefeuille.

L'air toujours aussi furieux, l'entraîneur jette un regard circulaire sur le vestiaire.

— Tu vas me nettoyer ça, Nash. Immédiatement ! Ensuite, tu ramènes tes fesses dans mon bureau.

Là-dessus, il s'en va et me laisse seul.

Je ne perds pas de temps. Heureusement, j'ai laissé mes vêtements sur le banc et non dans mon casier avec les trucs qu'on m'a volés. Mes clés sont restées dans la poche de mon pantalon. Dès que je suis rhabillé, je sors du gymnase, non pour me rendre dans les bureaux mais directement sur le parking.

Droit vers ma voiture.

Il faut que je trouve Charlie.

Ce soir.

Sinon, je risque de me retrouver complètement impuissant au fond d'une cellule.

*Charlie*

J'entends la serrure tourner une nouvelle fois et je m'assieds. Avec les pilules que l'infirmière m'a données, j'ai encore sommeil. Je ne sais pas combien de temps j'ai dormi, mais sans doute pas assez longtemps pour que ce soit déjà l'heure d'un nouveau repas. Pourtant, elle m'apporte un autre plateau. Je n'ai pas trop faim. Je me demande si j'ai terminé mes spaghettis tout à l'heure. Je ne me souviens même pas les avoir mangés. Je dois être beaucoup plus folle que je ne le croyais. Mais j'ai gardé un souvenir. J'hésite à le lui dire, sauf que ça ne la regarde peut-être pas. J'ai envie de garder ça pour moi-même.

— C'est l'heure du dîner ! lance-t-elle en déposant le plateau devant moi.

Elle soulève le couvercle pour me montrer une assiette de riz et une saucisse. Va-t-il falloir que je prenne d'autres pilules ? Comme si elle lisait dans mon esprit, elle me tend le petit gobelet en carton.

J'essaie de gagner du temps.

— Vous êtes toujours là...

Ces médicaments me donnent la nausée.

Elle sourit.

— Oui. Prenez vos pilules afin de pouvoir manger avant que ça ne soit froid.

Je les verse dans ma bouche tant qu'elle me regarde, prends une gorgée d'eau.

— Si vous êtes sage aujourd'hui, demain vous pourrez aller un peu à la salle de jeux.

Vous devez avoir hâte de quitter cette chambre.

Être sage ? Comment ça ? Jusqu'ici je ne me suis pas sentie trop révoltée.

Elle me regarde manger mon dîner avec une fourchette en plastique. Je dois être une vraie délinquante pour qu'il faille ainsi me surveiller.

— Je préférerais la salle de bain plutôt que la salle de jeux, dis-je.

— Mangez d'abord, je reviendrai vous chercher pour que vous puissiez prendre une douche.

Je me sens plus dans la peau d'une prisonnière que dans celle d'une patiente.

— Pourquoi je suis là ?

— Vous ne vous rappelez pas ?

— Je ne vous le demanderais pas si je me rappelais.

— Finissez votre repas, réplique-t-elle froidement.

Là, ça me fiche en pétard. En quel honneur dirige-t-elle ainsi chaque seconde de ma vie ?

J'envoie valser l'assiette à travers la pièce. Elle atterrit sur le mur près de la télévision.

Le riz et la saucisse volent dans tous les sens.

Ça fait du bien. Plus que ça, même. J'ai un peu l'impression de me retrouver.

J'éclate de rire, renverse la tête en arrière pour mieux exploser. *Oh mon Dieu ! C'est pour ça que je suis là. Fooooolle !*

L'infirmière serre les dents. Pas contente. *Tant mieux.* Je me lève pour aller ramasser un morceau d'assiette. Je ne sais pas ce qui me prend, mais ça fait du bien. Au moins j'ai l'impression de me défendre.

Elle essaie de m'attraper, mais je lui échappe, saisis un morceau de porcelaine bien pointu. Quels hôpitaux psychiatriques servent des assiettes en porcelaine à leurs patients ? Après on s'étonne... Je la menace de mon arme improvisée, m'approche d'elle.

— Dites-moi ce qui se passe.

Elle ne bouge pas. En fait, elle paraît plutôt calme.

C'est là que la porte derrière moi doit s'ouvrir, parce que, ensuite, je sens une soudaine piqûre dans le cou et je m'effondre.

*Silas*

Je me gare au bord de la route, saisis le volant à pleines mains pour essayer de me calmer.

Tout a disparu. J'ignore totalement qui m'a volé mes affaires. Quelqu'un qui est peut-être en train de lire nos lettres en ce moment. Qui va lire tout ce qu'on s'est écrit et me prendre pour un malade.

Je saisis une feuille blanche qui traînait sur la banquette arrière et la remplis de notes. De tout ce dont je peux me souvenir. Je suis en pétard parce que j'ai oublié la moitié des informations contenues dans le sac à dos. Nos adresses, nos combinaisons de casiers, nos anniversaires, tous les noms de nos amis et de notre famille – je n'ai rien gardé en tête. Le peu que je me rappelle, je l'inscris. Et ça ne doit pas m'empêcher de retrouver Charlie.

Je ne vois pas du tout où me rendre maintenant. Je pourrais faire un saut dans la boutique de tarot, vérifier si elle n'y est pas retournée. Je pourrais essayer de découvrir où se trouve la barrière dont elle garde la photo dans sa chambre. Il doit y avoir un rapport avec celle qu'on a vue chez la cartomancienne.

Ou alors je pourrais me rendre à la prison pour y rencontrer le père de Charlie, voir ce qu'il sait.

*Quoique... la prison est sans doute le dernier endroit où je devrais mettre les pieds en ce moment.*

Je saisis mon téléphone afin de parcourir ce qu'il contient. J'examine les photos d'hier soir, dont je ne garde pas le moindre souvenir. Il y a des portraits de Charlie et de moi, de nos tatouages, d'une église, d'un musicien de rue.

La dernière image représente Charlie devant un taxi. On dirait que je me tenais sur le trottoir d'en face et que j'ai pris ce cliché alors qu'elle s'apprêtait à entrer dans le véhicule.

Ce doit être la dernière fois que je l'ai vue. Dans la lettre, on disait qu'elle avait pris un taxi dans Bourbon Street.

Soudain j'ai la gorge sèche et actionne le zoom. On arrive à déchiffrer la licence du taxi sur l'avant, ainsi qu'un numéro de téléphone sur le côté.

*Pourquoi n'y ai-je pas pensé avant ?*

Je le compose aussitôt. Il semblerait que je progresse enfin.

\*  
\*   \*

La compagnie de taxis a failli refuser de me transmettre l'information. J'ai fini par convaincre l'opérateur en disant que j'étais de la police, à la recherche d'une personne disparue. Ce qui n'était en définitive qu'un demi-mensonge. L'homme m'a dit qu'il allait se renseigner et me rappeler. Il a fallu près d'une demi-heure pour que mon téléphone sonne.

Cette fois, j'avais affaire au vrai chauffeur du taxi. Il a confirmé qu'une fille correspondant à la description de Charlie l'avait hélé la veille au soir mais, sans lui laisser le temps de démarrer, elle lui a dit avoir changé d'avis et elle est partie.

*Partie... comme ça ?*

Pourquoi avoir fait ça ? Pourquoi ne pas avoir essayé de me rattraper ? Elle devait savoir que j'étais encore dans les parages.

En fait, elle devait avoir un autre projet. Je n'ai aucun souvenir d'elle mais, d'après ce que j'en ai lu, elle ne fait rien au hasard. Cela dit, qu'est-ce qui pouvait bien la retenir dans Bourbon Street à cette heure de la soirée ?

Tout ce qui me vient à l'esprit sont la boutique de tarot et le *diner*. Mais les notes précisent que, selon une certaine Amy, elle n'est jamais retournée dans ce restaurant. Et si elle était partie à la recherche de Brian ? Cette idée suscite ma jalousie mais, finalement, je suis certain qu'elle n'aurait pas fait ça.

Ce doit donc être la boutique de tarot.

J'interroge Google sur mon téléphone, car je ne me rappelle pas trop le nom de cet endroit. J'en trouve deux dans le quartier français et branche mon GPS pour qu'il m'y mène.

\*  
\*   \*

Je peux dire dès l'entrée que c'est cette boutique qu'on a décrite dans nos notes. Celle où on est venus hier soir.

Juste hier soir... Dire que j'ai perdu toute notion de ce qui m'est arrivé la veille !

J'arpente chaque allée et je finis par repérer la photo accrochée au mur, celle de la grille.

Elle sert de décoration. Elle n'est pas à vendre. Je me hisse sur la pointe des pieds pour pouvoir saisir le cadre et l'examiner de plus près. C'est une haute grille, protégeant une villa

qu'on devine à peine en arrière-plan. À l'angle d'une colonne massive apparaît le nom de la demeure. *Jamais Jamais*<sup>1</sup>.

— Je peux vous aider ?

Je lève la tête sur un homme encore plus grand que moi. Pourtant, je mesure déjà un mètre quatre-vingt-six, si j'en crois mon permis de conduire. Donc, lui ne doit pas être loin de deux mètres.

Je lui montre la photo.

Il me l'arrache des mains.

— Non mais vous rigolez ? s'exclame-t-il. Je savais pas ce que c'était quand votre copine me l'a demandé hier soir, je le sais pas plus aujourd'hui. C'est juste une putain de photo.

Il la raccroche au mur.

— Maintenant, vous touchez à rien, sauf si c'est à vendre et que vous voulez l'acheter.

Comme il s'éloigne, je le suis.

— Attendez, dis-je en le rejoignant. Ma copine ?

Il poursuit son chemin vers la caisse.

— Copine. Sœur. Cousine. Ce que vous voudrez.

— Copine.

Je ne vois pas pourquoi je me donne la peine de le préciser. Visiblement, ce mec s'en tape. Mais j'ajoute :

— Elle est revenue ici, hier soir ? Sans moi ?

— On a fermé juste après votre départ. Bon, vous comptez encore me suivre longtemps en posant des questions idiotes ou vous achetez quelque chose ?

Je déglutis. Je me sens comme un gamin face à lui. Immature. C'est un homme dans toute sa splendeur, et son sourcil orné d'un os me donne encore plus l'impression de n'être qu'un gamin effrayé.

*Secoue-toi, Silas ! Tu n'es pas un chaton.*

— J'ai une dernière question idiote.

Sans me répondre, il ouvre sa caisse pour faire payer un client ; alors je continue :

— Ça veut dire quoi, ce *Jamais Jamais* ?

— C'est le nom d'une propriété, me répond une voix féminine.

Je me retourne aussitôt.

Cela ne peut pas être une coïncidence. Charlie et moi nous répétons cette formule dans nos lettres.

La femme et moi échangeons un regard ; elle ne sourit pas, l'air déterminée. Elle porte les cheveux tirés en arrière, noirs, semés de quelques mèches blanches. Mais ce qui me frappe c'est cette sorte de longue jupe qui s'étale par terre, masquant ses pieds ; on dirait presque qu'elle l'a cousue elle-même à partir d'un rideau.

Ce doit être la cartomancienne. Elle en a le look. Je lui montre la photo.

— Où est-ce ?

La femme se retourne, examine longuement le cliché puis, sans plus me regarder, me fait signe de la suivre vers l'arrière du magasin.

Cela me met un peu mal à l'aise mais, juste avant de traverser un rideau de perles ouvrant sur une petite pièce, je sens mon téléphone vibrer dans la poche de mon pantalon. Il résonne d'autant plus qu'il est rangé contre mes clefs. La femme se retourne :

— Éteignez-le.

Un coup d'œil sur l'écran m'apprend que c'est encore mon père. Je ferme l'appareil.

— La fille ? dit-elle en s'asseyant derrière une table.

Elle désigne une chaise mais je reste debout.

— Oui. On était là hier soir.

Hochant la tête, elle se met à mélanger un jeu de cartes.

— Je m'en souviens, dit-elle.

Un petit sourire lui étire le coin de la bouche. Je la regarde former plusieurs tas et elle relève sur moi un visage sans expression.

— Mais je suis bien la seule, n'est-ce pas ?

Cette remarque me fait frissonner.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? dis-je en m'agrippant au dossier du siège vide.

Elle me fait de nouveau signe de m'asseoir. Cette fois j'obéis. J'attends qu'elle reprenne la parole, qu'elle me dise ce qu'elle sait. C'est la première personne au courant de ce qui m'arrive.

Mes mains se mettent à trembler, mon pouls me martèle les tempes. Je ferme les yeux, me passe la main dans les cheveux pour me calmer un peu. Et j'insiste :

— S'il vous plaît. Si vous savez quelque chose, dites-le moi.

Mais elle remue lentement la tête, d'arrière en avant. Plusieurs fois.

— Ce n'est pas aussi facile, Silas.

Elle connaît mon nom. J'ai envie de crier victoire, quoique je n'aie encore reçu aucune réponse.

— Hier soir, vous avez tiré une carte vierge. Je n'avais encore jamais vu ça.

Elle passe une main sur un tas qu'elle étale en ligne.

— J'en ai entendu parler. Dans le métier, tout le monde en a entendu parler. Mais je ne connaissais personne à qui c'était encore arrivé.

*Une carte vierge ?* Cela me rappelle que j'ai lu ça dans nos notes, mais comme je ne les ai plus en ma possession... Et à qui fait-elle référence avec son *tout le monde* ?

— Qu'est-ce que ça signifie ? Qu'est-ce que vous pouvez me dire ? Qu'est-ce que je dois faire pour retrouver Charlie ?

Je pose si vite mes questions que j'en bafouille.

— Cette photo... dit-elle. Comment se fait-il que cette villa vous intéresse tant ?

Alors que je m'apprête à lui parler de la photo dans la chambre de Charlie, je me reprends de justesse et ne dis rien. J'ignore si je peux lui faire confiance. Je ne la connais pas. Bon, d'accord, elle sait ce qui m'arrive. Ce pourrait être une réponse, mais aussi un signe de culpabilité. Si Charlie et moi sommes envoûtés d'une façon ou d'une autre, elle fait sans doute partie des rares personnes capables de ce genre d'intervention.

Ouille, trop nul ! Un envoûtement ? Où ai-je pêché une telle connerie ? Du coup, je mens sans plus hésiter :

— C'est ce nom qui m'accroche. Vous pouvez m'en dire plus ?

Elle continue à placer des tas de cartes, sans les retourner.

— Vous en dire plus... je n'ai qu'une chose à vous dire : tâchez de vous rappeler ce que quelqu'un tenait tant à vous faire oublier.

Elle me regarde dans les yeux, hausse le menton.

— Partez, maintenant. Je ne peux plus rien pour vous.

Elle s'écarte de la table, se lève. Sa jupe suit le mouvement, non sans avoir dévoilé un instant ses pieds. J'en viens à douter de son authenticité. J'aurais cru qu'une gitane marchait pieds nus. À moins que ce ne soit une sorcière ? Une magicienne ? De toute façon, je m'accroche à l'idée qu'elle pourrait m'en dire davantage. Et même si j'hésite à gober ce genre de fadaïses, ma détermination est plus grande que mon scepticisme. S'il suffit de croire aux dragons pour trouver Charlie, alors je serai le premier à brandir une épée pour les combattre.

— Il y a forcément autre chose, lui dis-je. Je ne sais pas où est passée Charlie. J'ai perdu la mémoire. Je ne sais pas où chercher. Il faut que vous me donniez davantage d'informations.

Prêt à la supplier, je me lève à mon tour. Mais elle se contente de pencher la tête en souriant.

— Silas, les réponses à vos questions dépendent d'une personne très proche de vous. Partez, maintenant. De nombreuses recherches vous attendent encore.

*Très proche de moi ?*

Mon père ? Landon ? De qui suis-je aussi proche, à part Charlie ? La femme s'éloigne déjà vers une porte donnant sur l'arrière du bâtiment.

Je porte les mains à mon visage. J'ai envie de hurler.

---

1. En français dans le texte.

*Charlie*

Quand je me réveille, tout est propre. Pas de riz, pas de saucisse, plus de morceaux de porcelaine pour étripper qui que ce soit.

*Qu'est-ce qui m'est arrivé ?* Je perds les pédales. C'était réglé comme du papier à musique.

Assommer Sammy, lui apporter un plat pourri, assommer Sammy, lui apporter un plat pourri.

Pourtant, en revenant, elle n'apporte pas de plat pourri, mais une serviette et une savonnette.

*Enfin ! La salle de bain.*

— C'est l'heure de la douche, annonce-t-elle.

Cette fois, elle se montre moins enjouée, l'air tendue. En me levant, je m'attends quelque peu à vaciller, pourtant, je ne me sens pas trop engourdie. J'ai l'esprit vif, le corps prêt à réagir. Je lui demande :

— Pourquoi je ne vois que vous ? Si vous êtes infirmière, vous devez vous relayer avec vos collègues.

Elle se dirige vers la porte.

— Attendez...

— Tenez-vous tranquille, répond-elle. La prochaine fois ça ne se terminera pas aussi bien pour vous.

Je la boucle parce qu'elle me fait sortir de ce trou et que j'ai vraiment très envie de voir ce qui se passe derrière cette porte.

Elle l'ouvre, me fait passer devant elle. Une autre porte se dresse devant moi. Je ne comprends plus. La femme tourne sur la droite et je vois alors qu'elle prend un corridor. La

salle de bain est tout près. Voilà des heures que je ne suis pas allée aux toilettes et, à l'instant où j'en vois, ma vessie me fait mal. L'infirmière me tend une serviette.

— Il n'y a que de l'eau froide dans les douches. Ne soyez pas trop longue.

Je ferme la porte. On se croirait dans un bunker. Pas de fenêtre, des murs en béton. Pas de couvercle sur les toilettes, ni même de cuvette. Elles sont formées d'un simple trou, à côté d'un lavabo. Tant pis, j'y vais quand même.

Sur le lavabo se trouvent une nouvelle chemise d'hôpital et des sous-vêtements. Tout en faisant pipi, je regarde autour de moi. À la recherche du moindre détail qui pourrait attirer mon attention. Ce tuyau rouillé près du sol, qui traverse le mur. Je tire la chasse et m'approche du tuyau, y glisse la main, le tâte. *Beurk*. Il est rouillé, part en morceaux.

J'ouvre la douche, pour le cas où l'infirmière écouterait à la porte. Ce n'est qu'un minuscule morceau de métal mais, avec un petit effort, j'arrive à le détacher du mur. C'est déjà ça.

Je le garde dans une main en allant me laver. L'eau trop froide me fait trembler de partout. J'essaie de mieux serrer la mâchoire mais, malgré tous mes efforts, je claque encore des dents la bouche fermée.

Je suis lamentable. Je n'ai aucun contrôle sur mes réactions, pas plus que sur ma mémoire, encore moins quand je mange, dors, me douche ou fais pipi.

La seule chose que je me sente capable de contrôler serait une éventuelle évasion de l'endroit où je me trouve. Je serre le tuyau dans ma paume, de toutes mes forces, car ce sera sans doute l'unique chose qui me permettra de reprendre ma liberté.

Lorsque je sors de la salle de bain, il est enveloppé dans du papier hygiénique et caché dans mes sous-vêtements, en l'occurrence la petite culotte que l'infirmière m'a laissée. Je n'ai pas encore de plan précis, si ce n'est guetter le bon moment.

13

## Silas

La nuit est tombée, maintenant. Voilà plus de deux heures que je conduis sans la moindre idée de l'endroit où me rendre. Je ne peux rentrer à la maison, ni aller chez Charlie. Je ne connais personne d'autre. Alors il ne me reste plus qu'à conduire.

J'ai reçu huit appels auxquels je n'ai pas répondu. Deux de Landon. Un de Janette. Je ne tiens pas à m'occuper d'eux pour le moment. Ils n'ont aucune idée de ce qui m'arrive et ils ne me croiraient pas si je le leur disais. Comment leur en vouloir ? Je ne cesse de me repasser mentalement tout ce qui est arrivé aujourd'hui, et moi-même j'ai du mal à y croire.

C'est trop ridicule et pourtant bien vrai.

Je me gare devant une station-service pour faire le plein. Je ne sais pas si j'ai mangé quelque chose aujourd'hui, mais j'ai un peu le vertige, alors je prends un paquet de chips et une bouteille d'eau en passant à la boutique.

Je n'arrête pas de penser à Charlie.

Je me demande si elle a mangé quelque chose.

Je me demande si elle est seule.

Je me demande si on s'occupe d'elle.

Je me demande comment la trouver quand elle peut être n'importe où dans le monde. Alors je ne fais que rouler au hasard, en ralentissant chaque fois que je passe à hauteur d'une fille. Je ne sais pas où chercher. Je ne sais pas où aller. Je ne sais pas comment devenir le gars qui va la sauver.

Je me demande ce que font les gens quand ils n'ont nulle part où aller, nulle part où vivre.

Je me demande si ce n'est pas ce qu'on ressent quand on est fou. Complètement aliéné. J'ai l'impression de ne plus exercer le moindre contrôle sur mon esprit.

Et si ce n'est pas moi qui contrôle, qui est-ce ?

Mon téléphone sonne encore. L'écran annonce Landon. Sans trop savoir pourquoi, je décroche. Peut-être parce que j'en ai marre d'être dans ma tête sans recevoir aucune réponse.

— Allô ?

— Tu vas me dire ce qui se passe ?

— Quelqu'un peut t'entendre ?

— Non. Le match vient de se terminer. Papa est avec la police. Tout le monde s'inquiète pour toi, Silas.

Je ne réponds pas. Je m'en veux qu'ils s'inquiètent, mais le pire, c'est que personne ne s'inquiète pour Charlie.

— Ils ont retrouvé Charlie ?

J'entends une foule crier en arrière-plan. À croire que mon frère m'a appelé à l'instant où le match s'est achevé.

— Non, ils cherchent.

Cependant, je sens comme une interrogation dans sa voix.

— Qu'est-ce qu'il y a, Landon ?

— Silas, soupire-t-il. Toi aussi, ils te recherchent. Ils croient... Enfin, ils croient que tu sais où elle est.

Cela me donne froid dans le dos, encore que je m'en doutais.

— Je ne sais pas où elle est.

Plusieurs secondes s'écoulent avant qu'il ne reprenne la parole.

— Janette est allée voir la police. Elle trouve ton comportement bizarre, alors, quand elle a trouvé les affaires de Charlie dans un sac à dos que tu gardais dans ton casier, elle le leur a porté. Tu avais son portefeuille, Silas, et son téléphone.

— Ce n'est pas pour ça que je suis responsable de sa disparition. Ça prouve juste que je suis son copain.

— Rentre à la maison. Dis-leur que tu n'as rien à cacher, réponds à leurs questions. Si tu coopères, ils n'auront aucune raison de t'accuser.

Ah ! Si seulement je pouvais répondre à leurs questions...

— Tu crois que j'ai quelque chose à voir avec sa disparition ?

— À toi de me le dire.

— Non.

— Alors non, je ne crois pas que tu aies quelque chose à y voir. Où es-tu ?

— Je ne sais pas.

J'entends un son étouffé, comme s'il couvrait le téléphone de sa main. Je perçois des voix.

— Tu lui as mis la main dessus ? s'enquiert un homme.

— J'essaie, papa.

Murmures.

— Tu es là, Silas ? me demande mon frère.

— Oui. J'ai une question à te poser. Tu as entendu parler d'un endroit qui s'appelle *Jamais Jamais* ?

Silence. J'attends sa réponse, mais rien ne vient.

— Landon ? Tu en as entendu parler ?

Grand soupir.

— C'est l'ancienne maison de Charlie. Qu'est-ce qui cloche, chez toi ? Tu es raide défoncé, ou quoi ? Qu'est-ce que tu as pris ? C'est ce qui est arrivé à Charlie ? C'est pour ça...

Je raccroche tandis qu'il continue à émettre des hypothèses. Je cherche l'adresse de Brett Wynwood sur Internet. Ça me prend un certain temps mais deux adresses finissent par apparaître. J'en reconnais une, puisque j'y suis passé aujourd'hui. C'est là où Charlie vit maintenant.

Quant à l'autre, elle ne me dit rien.

C'est celle de *Jamais Jamais*.

\*  
\*   \*

La villa se dresse sur un terrain de plus de deux hectares, au-dessus du lac Borgne. Elle a été bâtie en 1860, exactement un an avant le début de la guerre de Sécession. Au début, elle s'appelait « La Terre rencontre l'eau<sup>1</sup> ».

Elle a servi d'hôpital pendant la guerre, abritant des soldats confédérés blessés. Ensuite, elle a été achetée par un banquier, Frank Wynwood, en 1880. Elle est restée dans la famille sur trois générations, pour aboutir, en 1998, entre les mains de Brett Wynwood, trente-trois ans.

Brett Wynwood et sa famille ont occupé cette villa jusqu'en 2005, quand l'ouragan Katrina a provoqué d'énormes dégâts sur la propriété. La famille a alors dû l'abandonner et les lieux sont restés en l'état plusieurs années avant que ne commencent les travaux de rénovation. La demeure a été ensuite reconstruite de fond en comble, à l'exception de quelques parties de la façade originale et du toit, qui ont été conservées.

En 2011, la famille Wynwood se réinstallait dans sa villa. Au cours de l'inauguration, Brett Wynwood annonça qu'elle allait prendre un nouveau nom : « *Jamais Jamais* ».

Quand on lui a demandé pourquoi il optait pour ces mots en français, il a répondu que c'était sa fille de quatorze ans, Charlize Wynwood, qui les avait choisis. « Elle a dit que c'était

en hommage à l'histoire de la famille. N'oubliez jamais ceux qui ont pavé la route devant vous. Ne cessez jamais d'améliorer le monde pour ceux qui l'habiteront après vous. »

La famille Wynwood a occupé cette villa jusqu'en 2013, quand celle-ci a été saisie à la suite d'une enquête au sein du groupe financier Wynwood-Nash. La demeure a été vendue aux enchères à la fin de l'année 2013, à un acquéreur demeuré anonyme.

J'ajoute cette page à mes préférées sur mon téléphone, prends note de l'article. Je l'ai trouvé après m'être garé devant la propriété, face à la grille fermée.

Sa hauteur est impressionnante, comme pour avertir les visiteurs qu'au-delà de cette grille les gens sont plus puissants qu'en deçà.

Je me demande si c'est ainsi que le père de Charlie considérait la situation. Je me demande à quel point il se sentait puissant lorsque quelqu'un d'autre a pris possession d'une propriété qui était dans sa famille depuis des générations.

La villa est située au bout d'une route isolée qui semble n'exister que pour conduire à cette grille. Impossible de la contourner, encore moins de la franchir. Cela dit, comme il fait nuit, j'ai peut-être manqué un sentier ou une entrée secondaire. D'ailleurs, je ne sais pas trop pourquoi je tiens tant à pénétrer dans cette propriété, en même temps, je ne peux m'empêcher de continuer à penser que les photos de cette grille comprennent des éléments clefs.

Étant donné que la police me recherche pour m'interroger, il vaut sans doute mieux que je ne conduise pas trop cette nuit, aussi je décide de rester ici jusqu'au matin. Je coupe le moteur. Si je veux me rendre utile demain, j'ai intérêt à dormir quelques heures.

Je rabaisse mon dossier, ferme les yeux en me demandant si je vais faire des rêves. Je ne vois d'ailleurs pas comment, étant donné que je suis sûr de ne pas fermer l'œil de la nuit.

À cette idée, mes yeux se rouvrent.

*La vidéo.*

Dans l'une de mes lettres, je disais que je m'endormais en regardant une vidéo de Charlie. Je cherche dans mon téléphone jusqu'à ce que je la trouve. J'appuie sur la touche « Play » et j'entends pour la première fois le son de sa voix.

---

1. En français dans le texte.

*Charlie*

**E**ncore dormir.

Cette fois, les pilules n'y sont pour rien. J'ai fait mine de les avaler mais je les avais gardées dans ma joue. L'infirmière est restée si longtemps qu'elles étaient sur le point de se dissoudre. Dès que la porte s'est fermée derrière elle, je les ai crachées dans ma main.

Plus d'engourdissement. Il faut que je garde l'esprit clair.

J'ai dormi de mon plein gré et j'ai encore fait des rêves. Toujours du même garçon que dans mes rêves précédents... ou dans mes souvenirs ? Je le vois encore m'emmener par une rue crasseuse. Il ne me regardait pas, il regardait droit devant lui, tout le corps porté en avant, comme attiré par une force invisible. Dans la main gauche, il tenait un appareil photo. D'un seul coup, il s'est arrêté, l'œil fixé sur le trottoir d'en face.

— Là, dit-il. Regarde.

Mais je n'avais pas envie de regarder. J'ai tourné le dos à ce qu'il me montrait, pour m'intéresser à une vitrine. Brusquement, il m'a lâchée et s'est dirigé vers une femme assise en tailleur contre un mur, qui tenait entre ses bras un petit bébé enveloppé dans une couverture de laine. Le garçon s'est accroupi devant elle et ils ont parlé un long moment.

Il lui a tendu quelque chose et elle a souri. Quand il s'est levé, le bébé s'est mis à pleurer. C'est là que le garçon a pris le cliché.

Je voyais encore le visage de cette femme en me réveillant, sauf que c'était devenu une photo. Une mère en haillons, les cheveux pleins de nœuds, le visage penché vers son enfant qui braillait, sa petite bouche ouverte ; en arrière-plan, la peinture bleue écaillée d'une porte.

À la fin de mon rêve, je n'étais pas triste comme la dernière fois.

J'avais envie de retrouver le garçon qui représentait la souffrance avec des couleurs aussi éclatantes.

Je reste allongée, éveillée la plus grande partie de la nuit, du moins est-ce l'effet que j'en tire. La femme revient, avec un petit déjeuner.

— Encore vous, dis-je. Jamais de congé... même pas une heure de repos.

— Oui. Nous sommes en sous-effectif, alors je travaille pour deux. Mangez.

— Pas faim.

Elle me présente le gobelet de pilules. Je ne les prends pas.

— Je veux voir un médecin, dis-je.

— Il est très occupé en ce moment. Je peux vous prendre un rendez-vous. Il viendra sans doute vous voir un jour de cette semaine.

— Non, je veux en voir un aujourd'hui. Je veux savoir quels médicaments vous me donnez et je veux savoir ce que je fais ici.

Cette fois, elle m'oppose une expression qui n'a plus rien de mécaniquement aimable. Elle se penche vers moi et je sens son haleine parfumée au café.

— Ne faites pas votre sale gosse, siffle-t-elle. Vous n'êtes pas en position d'exiger quoi que ce soit, ici, c'est compris ?

Elle me tend les pilules.

— Je ne les prendrai pas tant que le médecin ne m'aura pas dit à quoi ça me sert. C'est compris ?

Là, j'ai l'impression qu'elle va me frapper. Ma main se resserre sur le morceau de tuyau, sous mon oreiller. Les muscles de mes épaules et de mon dos se tendent, les pointes de mes pieds se crispent sur le sol. Je suis prête à bondir s'il le faut. Mais l'infirmière se détourne, enfile sa clef dans la porte, et la voilà partie. J'entends la serrure tourner puis je me retrouve seule, une fois de plus.

## Silas

— Je n'arrive pas à croire que ça ait marché, lui dis-je.

Je pose les mains sur sa taille, la pousse jusqu'à la plaquer contre la porte de sa chambre. Les paumes sur mon torse, elle me regarde avec un sourire innocent.

— Qu'est-ce qui a marché ?

Je lui réponds dans le cou en riant :

— « C'est un hommage aux origines de la famille » ?

Sans cesser de rire, je me rapproche de sa bouche.

— Qu'est-ce que tu vas faire si tu veux rompre avec moi ? Tu seras coincée dans une maison qui porte le nom de la formule fétiche entre toi et ton ex-petit ami.

Là, elle me bouscule, passe devant moi.

— Si jamais je veux rompre avec toi, je dirai à papa de changer le nom de notre villa.

— Il ne ferait jamais ça, Char. Il était trop content de ton explication merdique.

Elle hausse les épaules.

— Alors je la brûlerai.

Elle s'assied au bord du lit et je prends place à côté d'elle, la pousse sur le dos. Elle pouffe de rire alors que je m'installe au-dessus d'elle et l'enferme entre mes bras. Elle est trop belle !

Je l'ai toujours trouvée belle, mais cette année, elle atteint des sommets. Je regarde ses seins. Je ne peux m'en empêcher. Cette année, ils atteignent la perfection.

— Tu crois que tes nibards ont fini de pousser ?

Éclatant de rire, elle me tape sur l'épaule.

— Espèce de dégueulasse !

Je pose les doigts sur le haut de sa poitrine, les glisse dans le creux de son tee-shirt.

— Quand vas-tu me laisser les voir ?

— Jamais Jamais<sup>1</sup>, s'esclaffe-t-elle.

— Allez, Charlie chérie. Ça fait quatorze ans maintenant que je t'aime. Ça me donne droit à un bonus... un petit coup d'œil, une main sur toi...

— On a quatorze ans, Silas. Attends au moins qu'on en ait quinze.

Il sourit.

— Mon anniv est dans deux mois.

Je pose les lèvres sur les siennes et je sens sa poitrine s'élever contre la mienne tandis qu'elle respire. *La torture !*

Sa langue se faufile dans ma bouche, sa main se crispe à la base de mon crâne pour m'attirer sur elle. *La douce, douce torture !*

Je pose les mains sur sa taille, soulevant légèrement son tee-shirt, de quoi lui effleurer la peau du bout des doigts, et je sens sa chaleur sous mes paumes.

Je continue de l'embrasser tout en l'explorant davantage, petit à petit, jusqu'à ce que mon index tombe sur l'attache de son soutien-gorge.

J'ai envie de continuer, de...

— Silas !

Elle s'enfonce dans le matelas. Tout son corps disparaît entre les draps et je me retrouve à palper son oreiller.

C'était quoi ? Où est-ce qu'elle est passée ? On ne s'évapore pas comme ça dans les airs...

— Silas, ouvre ta porte !

Je me crispe, ferme les yeux.

— Charlie ? Tu es où ?

— Réveille-toi !

Je rouvre les paupières. Je ne suis plus dans le lit de Charlie.

Je ne suis plus un gamin de quatorze ans sur le point de toucher un sein pour la première fois.

Je suis... Silas. Paumé, endormi dans une voiture.

Des poings martèlent la vitre de ma portière. Je m'accorde encore quelques secondes pour ajuster ma vision au soleil qui brille à travers le pare-brise.

Landon se tient derrière ma fenêtre. Je redresse immédiatement mon siège, regarde autour de moi.

Il est tout seul. Personne ne l'accompagne.

J'attends qu'il s'écarte un peu pour ouvrir. Je sors en lui demandant :

— Vous l'avez trouvée ?

— Non, ils la recherchent encore.

Il se frotte la nuque, comme moi quand je suis inquiet.

Sur le point de lui demander comment il savait que j'étais là, je me rappelle avoir parlé de cette villa avant de lui raccrocher au nez. Normal qu'il soit venu vérifier.

— Il faut que tu les aides à la retrouver, Silas. Tu dois leur dire tout ce que tu sais.

J'éclate de rire. *Tout ce que je sais.* Je m'adosse contre la voiture, croise les bras. D'un seul coup, je trouve la situation moins réjouissante.

— Je ne sais rien, Landon. Je ne te connais même pas. Pour autant que je m'en souviens, je n'ai jamais vu Charlize Wynwood. Comment veux-tu que je dise ça à la police ?

Mon petit frère me contemple d'un air... inquisiteur. Il doit croire que je suis devenu fou.

— Viens t'asseoir, lui dis-je. J'ai plein de choses à te raconter. On va se balader un peu.

Je me réinstalle au volant. Il hésite quelques instants mais finit par aller fermer sa voiture garée sur le bas-côté avant de monter dans la mienne.

\*  
\*   \*

— Bon, je reprends, dit-il, penché en avant dans le box du restaurant. Charlie et toi, vous perdez la mémoire depuis à peu près une semaine, maintenant. Vous vous êtes tous les deux écrit des lettres. Elles se trouvaient dans le sac à dos que Janette a remis à la police. La seule personne au courant de tout cela est une espèce de cartomancienne. Ça vous arrive au même moment, toutes les quarante-huit heures, et tu prétends n'avoir aucun souvenir de ce qui s'est passé la veille du jour où elle a disparu ?

Je hoche la tête.

Landon s'affale contre son dossier en riant ; puis il reprend son soda, jouant avec la paille dans sa bouche. Il boit une longue gorgée avant de reposer son verre sur la table.

— C'est pas comme ça que tu vas te sortir d'une accusation de meurtre ; tu auras besoin d'un alibi beaucoup plus convaincant que ce baratin à base de vaudou.

— Elle n'est pas morte.

Il hausse un sourcil interrogateur. Comment lui en vouloir ? À sa place, je ne gèrerais pas un mot de ce que je viens de lui raconter.

— Landon, je ne te demande pas de me croire. Je sais. Ça paraît ridicule. Mais sois gentil, accorde-moi quelques heures. Fais comme si tu me croyais et réponds à mes questions, même si tu penses que je connais déjà les réponses. Et demain tu pourras me dénoncer à la police, si tu estimes toujours que je suis dingue.

— Que je te trouve dingue ou pas, jamais je ne te dénoncerai, Silas. Tu es mon frère.

Il fait signe au serveur de lui remplir son verre, puis il en boit une gorgée.

— Vas-y. Je t'écoute.

Je savais bien que je ne l'aimais pas pour rien, mon petit frère.

— Qu'est-ce qui s'est passé entre Brett et notre père ?

— Arrête, ricane-t-il. Tu le sais mieux que moi.

Pourtant, il finit par se pencher dans ma direction.

— Bon, il y a eu une enquête, voilà deux ans, à cause d'un audit externe. Beaucoup de gens avaient perdu plein d'argent. Papa a été innocenté et Brett a été accusé de fraude.

— Papa est vraiment innocent ?

— J'aimerais le croire. Son nom a été traîné dans la boue et il a perdu une bonne partie de ses affaires après ce qui s'est passé. Il a tenté de les relancer mais plus personne ne veut lui confier son argent, désormais. Enfin, on ne devrait pas se plaindre. Ça se passe mieux pour nous que pour la famille de Charlie.

— Papa a accusé Charlie d'avoir volé des dossiers dans son bureau. De quoi parlait-il ?

— Personne ne sait où est passé l'argent, alors on en a conclu que c'était papa ou Brett qui l'avait transféré sur des comptes *offshore*. À une époque, avant le procès, papa n'a pas dormi pendant trois nuits d'affilée. Il a repris dans les moindres détails chacune de ses transactions, chaque reçu enregistré depuis dix ans. Un soir, il est sorti de son bureau avec des dossiers. Il a dit les avoir trouvés... là où Brett gardait l'argent. Il détenait enfin l'information dont il avait besoin pour accuser Brett de toute l'affaire. Il a appelé son avocat, lui a promis de remettre ces preuves dès qu'il aurait pu dormir un peu. Le lendemain... il ne retrouvait plus ses dossiers. Il s'en est pris à toi, disant que tu avais prévenu Charlie. Il croit encore maintenant que c'est elle qui les a volés. Elle a nié. Toi aussi. Sans les preuves qu'il prétendait posséder, on n'a jamais pu accuser complètement Brett. Il sortira sans doute de prison dans cinq ans pour bonne conduite, alors que, d'après papa, ces dossiers auraient dû l'y enfermer à vie.

*Bon sang ! Ça en fait des trucs à se rappeler...*

— Je reviens, dis-je en levant un doigt.

Je sors du box, fonce vers la sortie du restaurant, jusqu'à ma voiture, à la recherche de papier pour y prendre des notes. Quand je reviens, Landon n'a pas bougé. Je ne lui pose plus aucune question avant d'avoir consigné tout ce qu'il vient de m'expliquer. Après quoi, je lui fournis quelques informations, histoire de voir comment il réagit :

— C'est moi qui ai dérobé ces dossiers.

Il plisse les yeux.

— Je croyais que tu avais perdu la mémoire.

— C'est vrai. Mais j'avais pris des notes sur certains dossiers que je cachais. Pourquoi crois-tu que je les aurais pris s'ils avaient pu prouver l'innocence de papa ?

Il réfléchit un instant à ma question, puis :

— Je ne sais pas. Celui qui les a volés ne s'en est jamais servi. Donc, s'il les a cachés, c'était pour protéger le père de Charlie.

— Pourquoi aurais-je voulu protéger Brett Wynwood ?

— Tu ne le faisais peut-être pas pour lui mais pour Charlie.

*J'en laisse tomber mon stylo. C'est donc ça ! Je ne vois effectivement pas d'autre raison.*

— Elle était proche de son père ?

— Oh oui ! La fille à son papa. Franchement, je crois que c'est la seule personne au monde qu'elle aimait plus que toi.

J'ai l'impression d'assembler peu à peu les pièces d'un puzzle, même si ce n'est pas celui qui m'intéresse. Mais c'est ainsi. L'ancien Silas aurait tout fait pour Charlie, y compris l'empêcher d'apprendre la vérité sur son père.

— Qu'est-ce qui s'est passé entre elle et moi, après ? Parce que... étant donné qu'elle aimait tant son père, on peut croire que si le mien avait causé son arrestation, elle n'aurait plus jamais voulu m'adresser la parole.

— Tu étais toute sa vie. Tu l'as constamment soutenue et rien n'exaspérait plus papa que de voir que tu n'étais pas à cent pour cent de son côté.

— Je le croyais innocent ?

— Oui. Tu t'arrangeais pour ne jamais prendre parti entre eux deux. Malheureusement, pour papa, ça signifiait que tu roulais pour les Wynwood. Vous n'étiez pas en très bons termes, ces derniers temps. Les seules fois où il te parle c'est quand il hurle des tribunes aux matchs du vendredi soir.

— Pourquoi il tient tant à ce que je joue au football ?

Landon se remet à rire.

— Il avait une obsession : que ses fils fréquentent son université, et cela avant de savoir qu'il aurait des fils. Il nous a abreuvés de football dès nos premiers pas. Perso, ça me va, mais toi, tu as toujours détesté ça. Du coup, il t'en veut encore plus, parce que tu es assez doué. C'est dans ton sang. Sauf que tu n'as toujours songé qu'à y échapper. Tu aurais dû le voir, hier soir, quand il a compris que tu n'étais pas sur le terrain. Il voulait arrêter le match jusqu'à ce qu'on te retrouve, mais les organisateurs n'ont rien voulu savoir.

— Tu sais... dis-je en prenant des notes. Je ne me souviens plus comment on y joue.

— Tiens, là, pour une fois, je te crois. L'autre jour, pendant un *huddle*, tu avais l'air complètement perdu. « *Toi. Fais ça.* » Alors ajoute-le bien à ta liste. Tu ne sais plus jouer au football. Trop facile !

Je l'ajoute à la liste.

*Pas oublié les paroles de la chanson.*

*Oublié les gens qu'on connaît.*

*Pas oublié les gens qu'on ne connaît pas.*

*Pas oublié comment faire des photos.*

*Déteste le football, mais obligé d'y jouer.*

*Oublié les règles du football.*

Je contemple la liste. Je suis sûr d'avoir inscrit d'autres articles dans l'ancienne, mais impossible de m'en souvenir.

— Montre, dit Landon.

Il les lit à son tour.

— Merde ! s'écrie-t-il. Tu prends vraiment ça au sérieux. On dirait que tu te rappelles les choses que tu voulais apprendre tout seul, comme des paroles de chanson ou le maniement d'un appareil photo, mais tout ce qu'on t'a appris, tu l'as oublié.

Il a sans doute raison. À cette différence près que je ne reconnais pas mes proches. J'en prends note puis me remets à poser des questions.

— Depuis combien de temps Charlie fréquente Brian ? On avait donc rompu ?

Il se passe la main dans les cheveux, avale une gorgée de soda. Puis il étire les jambes, s'étale sur son siège.

— On va passer la journée ici, c'est ça ?

— Si c'est nécessaire.

— Tout le monde sait que Brian a toujours été attiré par elle. D'ailleurs, c'est à cause de ça que vous ne vous entendez pas, tous les deux, mais vous avez fait un effort au nom de l'équipe. Charlie a commencé à changer une fois que son père est parti en prison. Elle n'a jamais été très gentille. Mais, depuis quelque temps, elle est devenue carrément agressive. Vous n'arrêtez pas de vous disputer. À vrai dire, je ne crois pas qu'elle le fréquente depuis très longtemps. Elle a commencé par s'occuper de lui en ta présence, histoire de t'énerver. Après, elle a dû continuer même quand tu n'étais pas là, pour sauver les apparences. Mais je ne crois pas qu'elle tienne beaucoup à lui. Elle est dix fois plus intelligente que lui et, si quelqu'un a été manipulé dans l'affaire, c'est bien Brian.

J'écris tout cela au fur et à mesure, en même temps je découvre qu'elle n'était pas très attachée à ce garçon. On dirait que ma relation avec Charlie partait en sucette et qu'elle faisait son possible pour éprouver notre attachement.

— Quelles sont ses convictions religieuses ? Elle était connue pour pratiquer des trucs genre vaudou, ou des envoûtements ou je ne sais quoi ?

— Pas que je sache. On a tous été élevés dans la religion catholique. On ne pratique pas vraiment, sauf pour les fêtes importantes.

Je prends note et je cherche une nouvelle question. J'en ai encore tellement en tête que je ne sais pas par où commencer.

— Il y a autre chose ? Un truc sortant de l'ordinaire qui se serait passé la semaine dernière ?

À son changement d'expression, je perçois aussitôt que Landon essaie de me cacher quelque chose.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Il se rapproche de moi, baisse la voix.

— La police... ils étaient à la maison aujourd'hui. Je les ai entendus interroger Ezra sur ce qu'elle aurait pu découvrir d'anormal. Au début, elle a nié, mais je crois que son sentiment de culpabilité a fini par prendre le dessus. Alors elle a raconté qu'elle avait trouvé des draps dans ta chambre, tachés de sang.

Je m'adosse au box, lève les yeux au plafond. Ça n'annonce rien de bon.

— Attends, dis-je en me penchant à nouveau vers lui. C'était la semaine dernière. Avant la disparition de Charlie. On ne peut pas dire que c'est son sang, si quelqu'un y a songé...

— Non, je sais. Ezra aussi leur a fait la remarque. C'était la semaine dernière et elle a vu Charlie ce jour-là. Mais, quand même, Silas. Qu'est-ce que tu foutais ? Pourquoi il y avait du sang dans tes draps ? La police en a conclu que tu devais battre ta copine, ou quelque chose de ce genre qui aurait fini par aller trop loin.

— Jamais je ne lui ferais de mal. J'aime cette fille.

Dès que ces mots ont franchi mes lèvres, je secoue la tête, sans comprendre pourquoi je les ai prononcés. Je n'ai jamais vu cette fille, je ne lui ai jamais parlé.

Pourtant, je viens de dire que je l'aimais, et c'était un aveu monté du fond du cœur.

— Comment tu peux l'aimer, si tu dis que tu ne t'en souviens pas ?

— Je ne m'en souviens peut-être pas, mais je sais que je l'ai dans la peau.

Je me lève.

— Et c'est pour ça qu'on doit se lancer à sa recherche. En commençant par rendre visite à son père.

\*  
\*   \*

Landon essaie de me calmer, mais il ne se rend pas compte à quel point c'est frustrant de perdre huit longues heures quand on en a quarante-huit au total.

Il est déjà vingt heures passées et on vient officiellement de gâcher toute la journée. Dès qu'on a quitté le restaurant, on a pris la route de la prison pour rendre visite à Brett Wynwood ; trois bonnes heures de trajet. Ajoutez-y deux heures d'attente, tout cela pour s'entendre dire qu'on n'est pas sur la liste des visiteurs et qu'il n'y a rien à faire pour y remédier... Je suis hors de moi.

Je n'ai pas les moyens de m'offrir ce genre d'erreur quand il ne me reste que quelques heures pour comprendre où elle se trouve, avant que je ne perde encore le souvenir de tout ce que je viens d'apprendre depuis hier.

On se gare près de la voiture de Landon. Je coupe le contact, mets pied à terre pour marcher vers la grille. Elle est fermée par deux cadenas, apparemment tout neufs.

Je demande à Landon :

— Qui a acheté cette villa ?

Je l'entends rire derrière moi, alors je me retourne. Il semblerait que je manque par trop d'humour dans cette situation.

— Allez, Silas ! Arrête ton cinéma ! Tu sais très bien qui l'a achetée !

Je respire par le nez pour me calmer ; comment lui reprocher de croire que j'ai tout inventé ? Néanmoins, je lui désigne la grille.

— Allez, Landon !

Il balance un coup de pied dans le gravier mais finit par répondre :

— Janice Delacroix.

Ça ne me dit rien du tout, mais je retourne vers ma Rover pour prendre note.

— Delacroix. C'est un nom français ?

— Oui. Elle possède une boutique en ville. Un truc pour touristes. Elle fait la cartomancienne, je crois. Personne ne sait comment elle a pu s'offrir une telle propriété. Sa fille est dans notre lycée.

J'arrête d'écrire. *La cartomancienne*. Ça explique bien des choses, mais surtout pourquoi elle ne voulait pas me parler de la villa. Ça devait lui paraître bizarre que je l'interroge sur sa maison.

— Il y a des gens qui y vivent, en ce moment ?

— Oui, répond Landon. En fait, elle et sa fille. Peut-être qu'elles utilisent une autre entrée. Parce que cette grille, on ne dirait pas qu'elle est souvent ouverte.

— Et comment elle s'appelle, cette fille ?

— Cora. Cora Delacroix. Mais tout le monde l'appelle la Crevette.

---

1. En français dans le texte.

## Charlie

Personne ne vient plus me voir pendant un long moment. Je dois être punie. J'ai soif et j'ai envie d'aller aux toilettes. Après m'être retenue aussi longtemps que possible, je finis par faire pipi dans le bol en plastique de mon petit déjeuner, que je dépose ensuite dans un coin de la chambre. Je fais les cent pas, je me tire les cheveux. Je vais devenir folle.

Et si personne ne vient plus ? Et si on m'avait abandonnée là, jusqu'à ce que mort s'ensuive ?

Impossible d'ouvrir cette porte. J'ai mal aux poignets à force de taper dessus. J'appelle, je crie à m'en casser la voix.

Je suis assise par terre, la tête dans les mains quand, enfin, quelqu'un entre. Je sursaute. Ce n'est pas l'infirmière, mais une autre femme, plus jeune, armée d'un plateau. Ses fringues flottent autour de sa maigre silhouette. On dirait une fillette déguisée en adulte. Je la regarde aller et venir dans ma chambre. Elle repère le bol dans le coin et hausse les sourcils.

— Vous voulez aller aux toilettes ? demande-t-elle.

— Oui.

Elle dépose le plateau et mon estomac gargouille.

— J'ai demandé à voir le médecin, dis-je.

Ses yeux regardent à droite et à gauche. *Elle a l'air inquiète. Pourquoi ?*

— Il est occupé, aujourd'hui, répond-elle sans me regarder.

— Où est l'autre infirmière ?

— C'est son jour de congé.

Je sens l'odeur de la nourriture. J'ai trop faim.

— Il faut que j'aille aux toilettes, dis-je encore. Vous pouvez m'y emmener ?

Elle acquiesce de la tête mais semble avoir peur de moi. Je la suis dans le corridor. Dans quelle sorte d'hôpital les toilettes sont-elles séparées des chambres des patients ? L'air ultra gênée, elle regarde ailleurs tandis que je vais me soulager.

Quand j'ai fini, elle commet l'erreur de me tourner le dos pour ouvrir la porte de la chambre. J'en profite pour sortir le tuyau de ma chemise et le lui plaquer dans le cou.

Cette fois, elle me dévisage d'un air affolé.

— Jetez les clefs et reculez lentement, dis-je, ou je vous enfonce ça dans la gorge.

J'entends le trousseau tomber au sol et je me rapproche d'elle, mon arme toujours braquée sur son cou. Je la pousse vers le lit, où elle tombe en criant.

Mais moi je suis déjà sortie. Je saisis les clefs au passage et tire la porte alors qu'elle se précipitait dessus pour la rouvrir. Chacune lutte de son côté mais je finis par la claquer et par tourner la clef dans la serrure.

Les mains tremblantes, je cherche maintenant celle qui m'ouvrira la suivante. Sans trop savoir où je vais aboutir : un corridor d'hôpital, plein de médecins et d'infirmières ? Et si quelqu'un intervenait pour me reconduire aussitôt dans ma minuscule chambre ?

Non.

Pas question que j'y retourne. J'attaquerai tous ceux qui tenteront de m'empêcher de sortir d'ici.

Cependant, je n'aperçois personne en ouvrant la porte. En fait, je me trouve au milieu d'une énorme cave à vin. Des centaines de bouteilles grisâtres s'alignent dans leurs niches. Ça sent le moisi et la poussière. Un escalier se dresse sur ma droite, avec une porte en haut.

Je grimpe les marches en hâte et tant pis pour mes pieds qui se déchirent et saignent sur le ciment. Je manque de tomber mais me raccroche à la rampe juste à temps.

Le battant ouvre sur une cuisine éclairée par une seule lampe. Je ne m'arrête pas pour examiner les lieux. Il faut que je trouve... une porte ! Je saisis la poignée, cette fois elle n'est pas verrouillée. Je l'ouvre dans un cri de triomphe. L'atmosphère de la nuit me fouette le visage. Je respire avec soulagement.

Et puis je cours.

## Silas

— On n'a pas le droit d'entrer, Silas ! me crie Landon.

J'essaie d'escalader la grille mais je dérape, en répondant tout aussi fort :

— Aide-moi !

Il s'approche, tend les paumes vers moi, tout en essayant encore de me convaincre d'arrêter. Je me sers de ses mains comme d'une marche et il me hisse un peu plus haut, jusqu'à ce que j'attrape les barreaux menant au sommet.

— Je reviens dans dix minutes. Je veux juste visiter la propriété.

Évidemment, il ne croit pas un mot de ce que je lui ai raconté aujourd'hui, alors je préfère ne pas préciser que, à mon avis, la petite Cora sait pas mal de choses. Si elle se trouve dans la villa, je pourrai l'obliger à parler.

Finalement, j'enjambe le sommet et je saute de l'autre côté. Mes pieds atterrissent sur le sol et je me redresse aussitôt.

— Ne t'en va pas avant mon retour, dis-je encore.

Je me retourne pour contempler la maison. Elle se trouve facilement à deux cents mètres, camouflée derrière des rangées de saules pleureurs qui semblent agiter leurs bras sous la lune pour me pousser à poursuivre mon chemin. Je descends lentement l'allée tout en admirant les lieux. Quelle belle demeure ! Je comprends qu'elle manque tellement à Charlie. Deux fenêtres sont allumées à l'étage, mais le rez-de-chaussée reste complètement noir.

J'arrive devant la galerie qui occupe tout l'avant de la villa. Mon cœur bat si fort que je peux carrément l'entendre. À part ces palpitations et le crissement de quelques insectes, un silence total règne autour de moi.

*Et puis non...*

L'aboiement retentit tout proche, me retournant l'estomac. Je ne vois pas d'où il vient.

Je m'arrête net en prenant bien garde de ne faire aucun mouvement brusque.

Un grognement bas roule dans l'air comme un grondement de tonnerre. Je tourne lentement la tête.

Le chien se tient à quelques pas de mon dos et montre les dents ; de longues canines blanches et pointues qui en paraissent presque brillantes.

Il se tasse sur ses pattes de derrière et, sans me laisser le temps de réagir, il décolle vers moi.

Droit sur ma gorge.

Je sens ses dents transpercer la peau de ma main et je comprends que, si je ne m'étais pas protégé d'un geste instinctif, elles seraient en ce moment plantées dans ma jugulaire. La force massive de l'animal me fait tomber par terre. Il secoue violemment la tête, comme s'il voulait m'arracher le bras, tandis que j'essaie de l'envoyer promener.

C'est alors qu'un coup le frappe, lui arrachant un geignement. Et il tombe.

De nouveau, le silence.

Je respire, j'essaie de me lever.

En regardant le chien, j'aperçois un morceau de métal fiché dans son cou ensanglanté qui teinte l'herbe de noir.

Et puis un puissant parfum de fleurs... *des lys...* m'entoure en coup de vent.

— C'est toi.

Bien qu'elle n'ait fait que murmurer, je reconnais immédiatement sa voix. Elle se tient face à moi, le visage éclairé par la lune. Des larmes lui coulent le long des joues, elle plaque une main sur sa bouche. Et elle me regarde, les yeux écarquillés.

*Elle est là.*

*Elle est vivante.*

J'ai envie de la prendre dans mes bras, de l'étreindre, de lui dire que tout va bien, qu'on va se sortir de là. Mais, manifestement, elle ignore qui je suis.

— Charlie ?

Elle écarte lentement la main de sa bouche.

— Je m'appelle Charlie ?

Je hoche la tête. Son expression terrifiée se transforme peu à peu en soulagement. Elle s'approche, jette les bras autour de mon cou, appuie le visage sur mon torse, le corps secoué de sanglots.

— Il faut qu'on s'en aille, hoquète-t-elle, avant qu'ils me retrouvent.

*Qu'ils la retrouvent ?*

Je la serre contre moi, puis je lui prends la main et on court vers le portail. Quand Landon l'aperçoit, il se précipite vers la grille, essaie d'en secouer les cadenas. Il cherche un moyen de nous faire sortir pour qu'elle n'ait pas besoin de l'escalader, mais en vain.

— Sers-toi de ma voiture, lui dis-je. Fonce dedans. On doit se dépêcher.

Il a l'air d'hésiter.

— Tu veux que je casse la grille ? Silas, tu aimes trop ta Rover !

— Je m'en fous ! Il faut qu'on sorte !

Il obtempère et fonce, s'installe au volant en criant :

— Écartez-vous !

Il se met en marche arrière, accélère un grand coup.

Le bruit métallique ne couvre pas celui des battements de mon cœur quand je vois massacrer mon pauvre véhicule. Dire que je n'y étais pas trop attaché... que je ne le connaissais que depuis deux jours...

Landon doit répéter deux fois l'opération avant de créer une ouverture assez grande pour nous laisser passer. Une fois qu'on est dehors, j'ouvre la portière arrière de l'autre voiture pour y faire entrer Charlie.

— Laisse ma Rover ici, dis-je à mon frère. On s'en occupera plus tard.

Dès qu'on est repartis, il sort son téléphone.

— Je vais dire à papa que tu as retrouvé Charlie, afin qu'il prévienne la police.

Je lui arrache l'appareil des mains.

— Non, surtout pas la police !

— Enfin, Silas ! Tu dois leur dire qu'elle va bien ! C'est complètement nul. Vous êtes tous les deux complètement nuls.

Je me retourne vers lui :

— Écoute, il faut que tu me croies, parce que ce n'est pas fini. Avec Charlie, on va une nouvelle fois tout oublier dans un peu plus de douze heures. Il faut que je l'emmène dans un hôtel pour pouvoir tout lui expliquer, et j'ai besoin de temps pour finir de prendre des notes. Si on avertit la police, ils sont capables de nous séparer pour nous interroger. Je dois être avec elle quand ça se reproduira. Je me fiche que tu me croies ou non, mais tu es mon frère, il faut que tu fasses ça pour moi.

Il ne répond pas. On vient d'atteindre le bout de la route, et je le vois déglutir, comme s'il hésitait à tourner, à gauche ou à droite. Alors j'insiste :

— S'il te plaît. Donne-moi au moins jusqu'à demain.

Laissant échapper un soupir, il tourne finalement à droite – la direction opposée de nos maisons. Je lui exprime tout de suite ma reconnaissance.

— J'ai une dette envers toi.

— Un million, tu veux dire.

Assise à l'arrière, Charlie me dévisage, visiblement terrifiée par ce qu'elle vient de m'entendre dire.

— Attends, ça va recommencer demain ?

Je me glisse à l'arrière auprès d'elle, l'attire vers moi. Elle se blottit sur ma poitrine et je sens son cœur battre contre le mien.

— Je t'expliquerai tout à l'hôtel.

— Il t'a appelé Silas. C'est ton nom ?

Elle a la voix enrouée, comme si elle n'avait cessé de crier. Je préfère ne pas savoir ce qu'elle a enduré depuis hier.

— Oui, dis-je en lui caressant le bras. Silas Nash.

— Silas... Depuis hier je me demande comment tu t'appelles.

Je me fige, la regarde.

— Comment ça, tu te demandes... Tu ne m'as pas oublié ?

— J'ai rêvé de toi.

*Elle a rêvé de moi.*

Je reprends ma petite liste de notes, demande un stylo à Landon. Il en sort un de la boîte à gants et me le tend. J'inscris l'idée du rêve mais aussi que Charlie me connaissait sans se souvenir de moi. Je précise également que mon propre rêve ressemblait plutôt à une réminiscence. Nos rêves seraient-ils la clef de notre passé ?

Charlie me regarde consigner tout ce qui est arrivé depuis une heure. Elle ne pose aucune question. Je plie le papier, le glisse dans ma poche. Alors seulement elle se décide :

— Bon, qu'est-ce qui nous arrive ? On est raides dingues, c'est ça ?

— Oui, dis-je en riant. Si j'ai bien compris, je suis raide dingue de toi depuis dix-huit ans.

\*  
\*   \*

J'ai dit à Landon de venir dans notre chambre d'hôtel à onze heures et demie demain matin. Si ça recommence, il va nous falloir du temps pour saisir ce qu'il se passe, relire nos notes et nous adapter à la situation. Il hésitait et puis, finalement, il a accepté. Il a promis de dire à papa qu'il nous a cherchés en vain toute la journée.

Je m'en veux d'inquiéter ainsi les gens autour de nous, mais il n'est pas question que je la laisse encore s'éloigner de moi. Même pas pour prendre une douche. Tout à l'heure, elle a dû insister pour fermer la porte de la salle de bain.

Une fois à l'hôtel, je lui ai dit tout ce que je savais, ce qui, en fin de compte, ne faisait pas grand-chose.

Elle m'a raconté ce qui lui était arrivé depuis hier matin. Je suis soulagé d'apprendre que ça n'a pas été trop grave, mais troublé qu'on l'ait gardée prisonnière dans une cave. Pourquoi la Crevette et sa mère voulaient-elles la retenir contre son gré ? Il me semble évident, maintenant, que cette femme cherchait à m'égarer en me disant : « *Les réponses à vos questions dépendent d'une personne très proche de vous.* »

Certes... une personne qui se trouvait à un mètre de moi.

On dirait que cette information constitue l'un de nos meilleurs fils conducteurs depuis une semaine, mais je ne vois toujours pas pourquoi elles la gardaient captive. C'est le premier point qu'on va devoir résoudre demain. Dans cet objectif, je m'assure que mes notes soient détaillées et précises, afin qu'on parte d'un bon pied.

J'ai déjà écrit à Charlie d'aller trouver la police pour demander qu'on lui rende toutes ses affaires. Ils ne pourront pas les garder maintenant qu'elle est revenue, et il nous faut absolument ces lettres et ces journaux. On pourrait y trouver la clef de l'énigme et, tant que tout ce matériel ne reviendra pas en notre possession, on restera coincés.

La porte de la salle de bain s'ouvre en grand et j'entends Charlie marcher vers le lit. Je suis assis au bureau, toujours en train d'écrire. Je lève un instant les yeux alors qu'elle s'assied sur la couette.

Après tout ce qu'elle a subi, je me serais attendu à la voir plus agitée, mais elle tient le choc. Elle m'a écouté attentivement, sans jamais douter de moi. Elle est allée jusqu'à émettre quelques théories de son cru.

— Telle que je me connais, je vais sans doute tenter de m'enfuir, demain, si je me réveille dans un hôtel auprès d'un type inconnu. Je ferais peut-être bien de m'écrire un message, moi aussi, que je collerai sur la poignée de la porte, dans lequel je me dirai d'attendre au moins midi avant de détalier.

Eh oui ! Solide et futée.

Je lui tends un papier et un crayon ; elle rédige quelques lignes puis se dirige vers la porte de la chambre.

— On devrait essayer de dormir un peu, lui dis-je. Si ça recommence demain, on aura besoin de toutes nos forces.

Hochant la tête, elle revient s'allonger sur le lit. Je n'ai même pas songé à demander des lits séparés. Je ne sais pas pourquoi. Je n'ai aucune idée du déroulement de la nuit qui nous attend mais je cherche avant tout à la protéger. Je ne supporte pas l'idée d'ignorer si elle est à côté de moi ou non, ne serait-ce que dans un lit voisin.

Je règle l'alarme sur dix heures et demie. Cela nous laissera le temps de nous réveiller et de nous préparer, après avoir dormi six bonnes heures, du moins je l'espère. J'éteins la lumière et me glisse auprès d'elle.

On est allongés sur le côté et je dois faire appel à toute ma volonté pour ne pas me rapprocher d'elle et commencer à la caresser, ou au moins lui glisser un bras sur l'épaule. Je ne veux pas lui faire peur, alors que ces gestes me sembleraient pourtant les plus naturels du monde.

Je tape mon oreiller et le retourne pour coller ma joue sur la partie encore froide. Je lui tourne le dos, face au mur, en espérant qu'elle ne se sente pas trop mal à l'aise de devoir partager son lit avec moi.

— Silas ? murmure-t-elle.

J'aime sa voix, elle me réconforte et m'électrise à la fois.

— Oui ?

Je la sens se retourner vers moi mais je ne bouge pas.

— Je ne sais pas pourquoi, dit-elle, mais j'ai l'impression qu'on dormira mieux tous les deux si tu me prends dans tes bras. Ça me fait encore plus bizarre de ne pas te toucher que de te toucher.

Malgré l'obscurité, je réprime un sourire. Je me retourne aussitôt et elle se blottit contre mon torse. Je l'enveloppe de mes bras, l'attire au plus près – nos deux corps se coulent parfaitement l'un dans l'autre –, et ses pieds s'enroulent autour des miens.

*Là.*

Ce doit être pour cette raison que j'éprouvais ce besoin impératif de la retrouver. Parce que, jusqu'à cet instant précis, je ne me rendais pas compte que Charlie n'était pas la seule à avoir disparu ; une partie de moi-même l'avait suivie. Maintenant seulement, depuis mon réveil d'hier matin, je me sens redevenu le vrai Silas Nash.

Elle trouve ma main, enroule ses doigts autour des miens.

— Tu as peur, Silas ?

Ça m'ennuie qu'elle s'endorme sur cette idée. Je soupire :

— Je suis inquiet. Je ne veux pas que ça recommence. Mais je n'ai pas peur, parce que, cette fois-ci, je saurai où tu es.

S'il était possible d'entendre un sourire, le sien serait un chant d'amour.

— Bonne nuit, Silas.

Ses épaules se soulèvent et retombent un moment, puis sa respiration devient régulière et, quelques minutes plus tard, je sais qu'elle dort.

Alors qu'elle change légèrement de posture, mes mains lui effleurent l'épaule et je repense à son tatouage. Je donnerais n'importe quoi pour revivre les moments où on a pris cette décision, où on s'aimait assez pour croire que cela durerait à jamais.

Peut-être que j'en rêverai si je m'endors en y pensant.

Je ferme les yeux, apaisé que les choses aient repris un cours normal.

Charlie et Silas.

Ensemble.

Je ne sais pas pourquoi on a voulu se séparer mais je suis sûr d'une chose : jamais je n'accepterai que ça recommence.

J'embrasse doucement ses cheveux. Chose que j'ai sans doute déjà faite un million de fois, mais mon émoi me donne l'impression que c'est la première.

— Bonne nuit, Charlie chérie.

*Charlie*

**J**e me réveille sous le soleil.

Les rayons entrent par la fenêtre et me réchauffent le visage. Je soulève la tête vers Silas mais ne vois qu'un oreiller vide.

Sur le coup, j'ai peur qu'il ne m'ait abandonnée ou que quelqu'un ne l'ait enlevé. Mais j'entends alors le tintement d'une tasse et un mouvement. Aussitôt, je referme les yeux, ravie. Ça sent le pain et le café. Je me retourne.

— Petit déjeuner, annonce-t-il.

Je sors du lit en songeant à la tête que je dois avoir ; je me passe une main dans les cheveux pour les arranger un peu, me frotte les paupières. Silas est assis devant le bureau, en train d'écrire, une tasse à portée de la main.

Je tire une chaise près de lui, saisis un croissant tout en coinçant quelques mèches derrière mes oreilles. Je n'ai pas envie de manger mais je me force. Il veut qu'on soit bien reposés et nourris avant que la pendule n'indique onze heures. Mais j'ai l'estomac trop noué en repensant à mon impression quand je me suis réveillée sans aucun souvenir, il y a deux jours. Je ne veux pas que ça recommence. Cela ne me plaira sûrement pas plus que la dernière fois.

Toutes les deux secondes, il lève les yeux sur moi, et nos regards se croisent avant qu'il ne reprenne ses notes. Il semble inquiet, lui aussi.

Après le croissant, je mange du bacon, puis les œufs, et un petit pain. Je finis le café de Silas, bois mon jus d'orange et écarte ma chaise de la table. Il me sourit en se tapotant le coin de la bouche et, suivant son geste, j'ôte les miettes qui traînaient sur la mienne.

Il me tend une brosse à dents encore dans son emballage et me suit dans la salle de bain. On se lave les dents ensemble, en se regardant l'un l'autre dans la glace. Il a les cheveux un

peu hérissés, j'ai noué les miens. Ça fait drôle. Je n'arrive pas à croire que je suis dans la même pièce que le garçon de mes rêves. Cela semble irréel.

Je regarde la pendule alors qu'on revient dans la chambre. Il nous reste dix minutes. Silas a préparé ses notes, comme moi. On les étale sur le lit, autour de nous. Tout ce que nous savons s'y trouve inscrit. Cette fois, ce sera différent. Nos sommes ensemble. Nous avons Landon. Nous allons résoudre cette histoire.

On est assis l'un en face de l'autre, nos genoux se touchent. De ma place, je vois les chiffres rouges de la pendule passer à dix heures cinquante-neuf.

Une minute.

J'ai le cœur qui bat.

J'ai trop peur.

Je commence à compter dans ma tête. *Cinquante-neuf... cinquante-huit... cinquante-sept... cinquante-six...*

Je compte ainsi jusqu'à trente et, soudain, Silas se penche vers moi, me prend le visage entre ses mains. Je sens son odeur, son souffle sur mes lèvres.

Je perds la notion du temps. Je ne sais plus à quelle seconde on en est.

— Jamais jamais, murmure-t-il.

Sa chaleur, ses lèvres, ses mains.

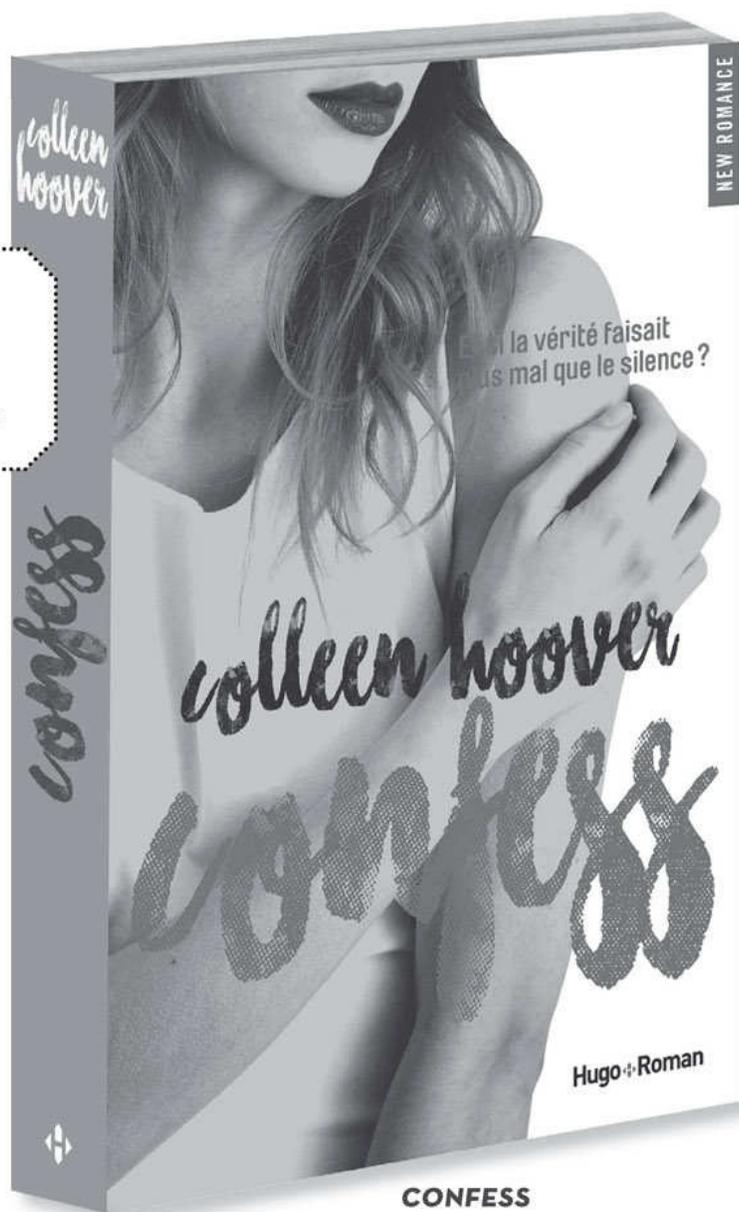
Il pose la bouche sur la mienne, m'embrasse passionnément et je...

À SUIVRE...

**DÉCOUVREZ LES AUTRES  
TITRES DE LA COLLECTION  
HUGO NEW ROMANCE®**

# colleen hoover

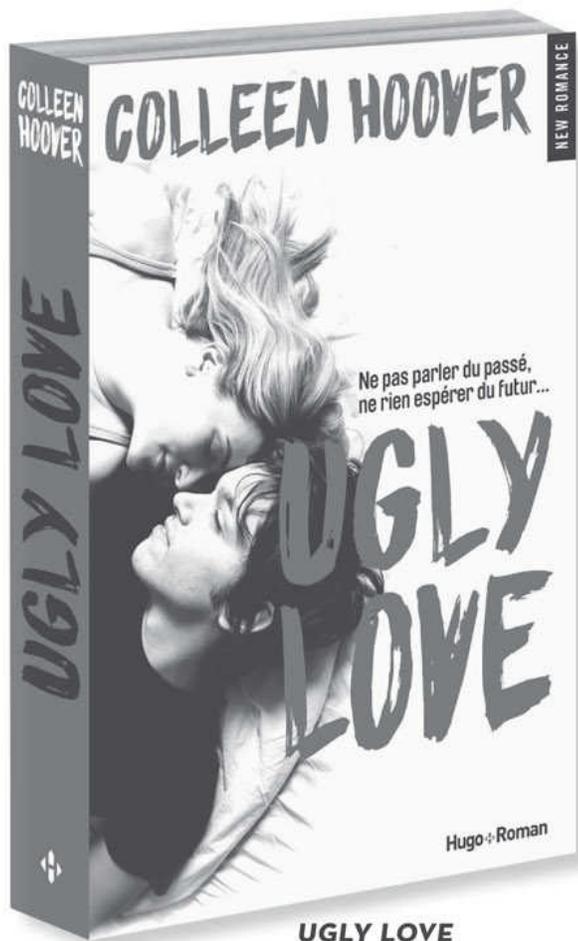
**À PARAÎTRE**  
**November 9**  
**NOVEMBRE 2016**



**CONFESS**  
**AVRIL 2016**

**Hugo + Roman**

# COLLEEN HOOVER

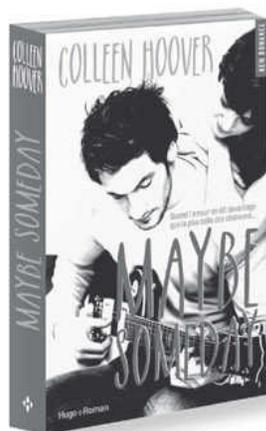


**UGLY LOVE**

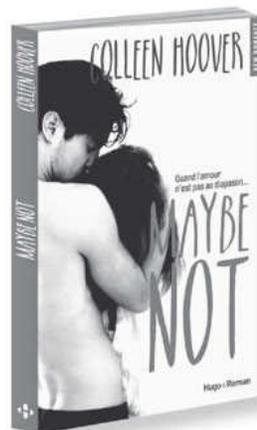
**COLLEEN HOOVER  
& TARRYN FISHER**

.....  
**NOUVELLE SÉRIE  
NEVER-NEVER**

.....  
**À PARAÎTRE**  
SAISON 1 - OCT 2016  
SAISON 2 - NOV 2016  
SAISON 3 - DÉC 2016



**MAYBE SOMEDAY**



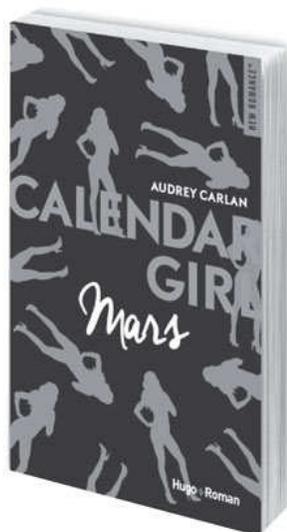
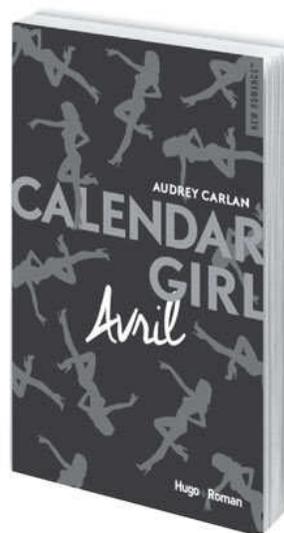
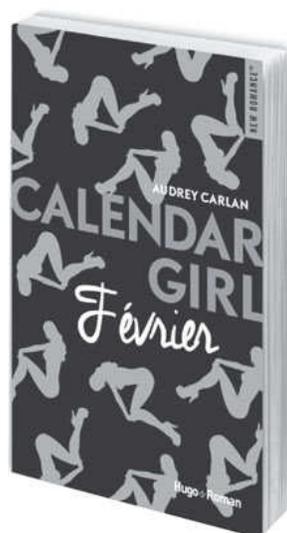
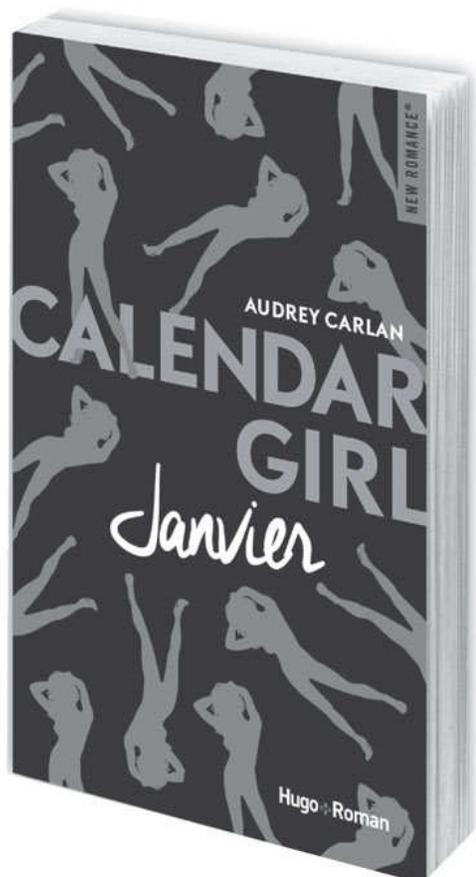
**MAYBE NOT**

**Hugo + Roman**

AUDREY CARLAN

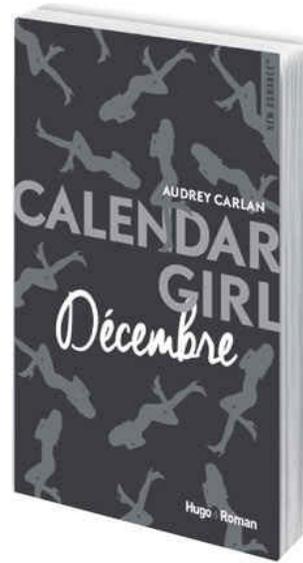
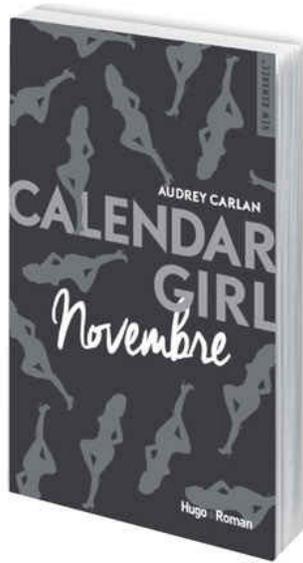
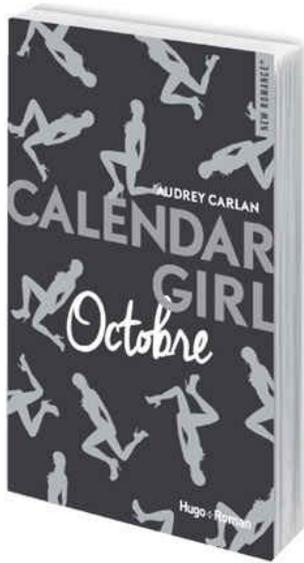
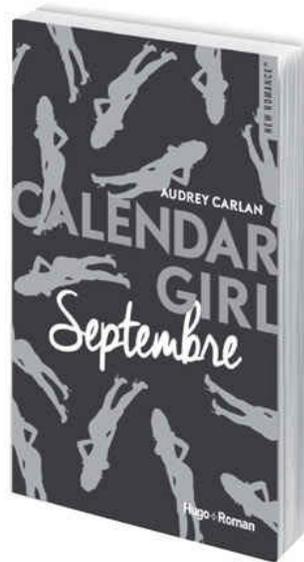
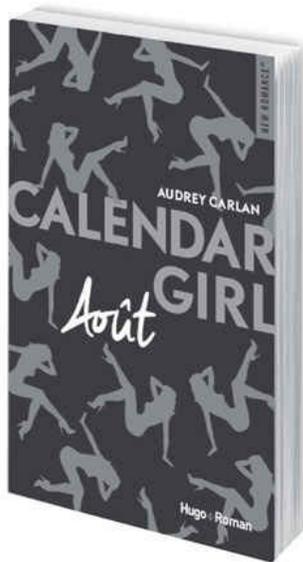
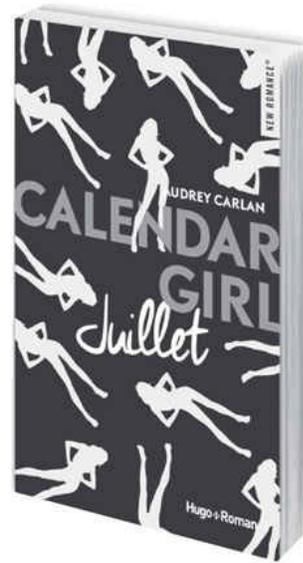
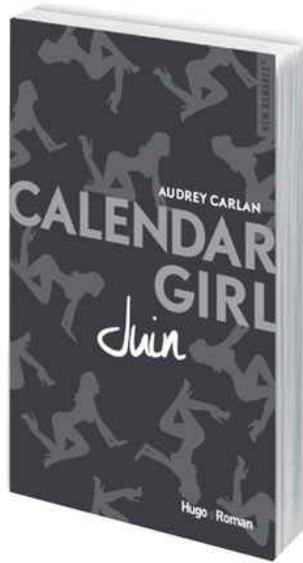
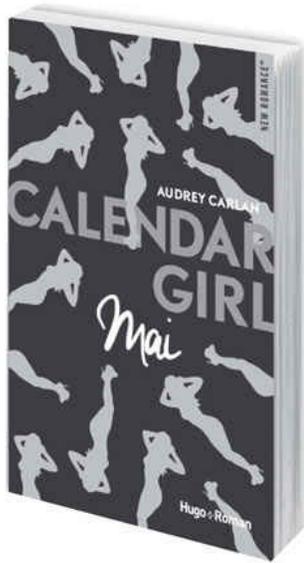
# CALENDAR GIRL

« On a tous du Mia en nous »



**Le rendez-vous  
mensuel de 2017**

**Hugo Roman**



**Restez lecteurs,  
devenez auteurs**

***Fyctia***

**[www.fyctia.com](http://www.fyctia.com)**

**Application gratuite et disponible sur :**



**IOS**



**ANDROÏD**

